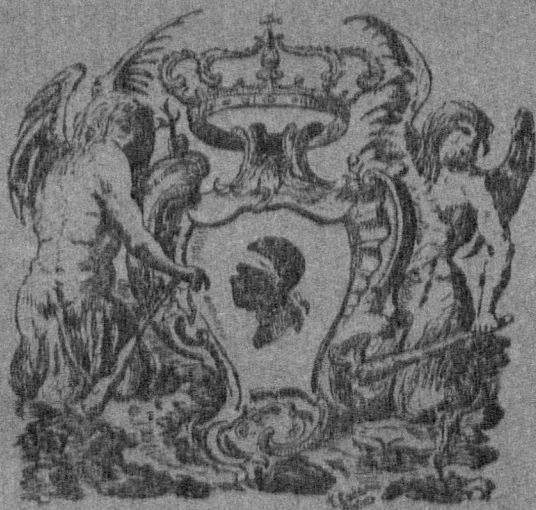


# REVUE de la CORSE

ANCIENNE et MODERNE

Historique, Littéraire et Bibliographique



## SOMMAIRE

	Pages
COLONNA DE GIOVEL- LINA (Général).....	<i>Le général Cervoni</i> . . . 97
FRANCESCHINI (Emile)	<i>La Corse aux premiers jours de la Révolution</i> . 110
RICCI (E.).....	<i>Poésies Corstes ; Risate corse</i> . . . . . 118
MURZI (Toussaint).....	<i>Les cloches de Scanafa- ghiaccia</i> . . . . . 121
AMBROSINI (A.).....	<i>La faune et la flore de la Corse</i> . . . . . 122

Bibliographie et Nouvelles

## A NOS LECTEURS

---

La *Revue de la Corse*, fondée en 1919 par M. CLAVEL, se tient à l'écart de toute question politique et ne se soucie que des questions scientifiques et économiques relatives à la grande île française. C'est une publication illustrée de 46 pages au moins et paraissant tous les deux mois, soit six numéros par an.

La Direction, toujours désireuse de conserver à cette Revue son caractère de vulgarisation des questions corses, maintient, pour les anciens abonnés les prix de quinze francs (France et Colonies) et vingt francs (étranger), comme montant de l'abonnement annuel.

Toutefois, la Direction, pour lui permettre d'accroître l'abondance du texte et de l'illustration, accepte volontiers que les abonnés portent spontanément leur versement à vingt et à vingt-cinq francs comme les nouveaux.

Elle leur demande davantage : c'est de communiquer la Revue et de recruter des abonnés. Plus le nombre en sera grand, plus l'importance du périodique augmentera.

Elle accepte enfin les offres de publicité commerciale (feuilles rouges) dans le seul but de couvrir en partie ses dépenses. Les tarifs, identiques à ceux des autres Revues, sont de 400 francs pour une page annuelle, de 250 francs pour une demi-page, de 125 francs pour un quart de page.

Encourager cette Revue est un acte de patriotisme qui n'a jamais été plus nécessaire.

★★

**AVIS IMPORTANT.** — La Direction prie instamment les abonnés de lui faire parvenir le montant de leur abonnement, sans attendre la présentation par la poste d'une quittance, dont les frais s'élèvent aujourd'hui à trois francs.



**DIRECTION :**

Professeur A. AMBROSI-R., 9, Place du Général-Bourret, PARIS (XV\*)

COMPTE POSTAL : Paris 813.42 — TÉLÉP. : Vaugirard 01.12

# REVUE DE LA CORSE

## ANCIENNE ET MODERNE

---

### Le Général J.-B. Cervoni

Baron de l'Empire (1765-1809)

---

Le futur divisionnaire, Jean-Baptiste Cervoni, fils de Thomas et de Marie Catherine, naquit le 29 août 1765, à Soveria (1) dans l'antique piève de Talcini qui, fusionnée (sauf Corte) avec celle de Giovellina, a constitué le canton du Golu, aujourd'hui d'Omessa.

Engagé le 10 juillet 1783 au Royal-Corse, compagnie Giovanni, et « congédié » le 10 octobre 1786, il commanda, comme colonel, la garde nationale de son canton.

Ce fut évidemment à la satisfaction générale, car un certificat du maire de Soveria (Marcellu Leschi) du 16 octobre 1792, « l'an I de la Liberté et de l'Egalité, certifie que « le citoyen Cervoni, colonel de la Garde nationale de son « canton a servi la patrie, dès le commencement de la Révolution heureuse, en la dite qualité et qu'il a donné « d'éclatantes preuves de civisme, de courage et de zèle « éclairé pour la chose publique. »

Par une feuille de renseignements que, comme officier, Jean-Baptiste eut l'occasion de fournir à ses chefs, nous savons que Thomas Cervoni était « propriétaire et cultivateur », et que lui-même fut « avocat avant la Révolution ». Il avait d'ailleurs fait ses études de droit à Pise.

Mais ce que, dans sa modestie, il omettait de dire, c'est que son père (lui-même n'avait alors que neuf ans) lui avait, dans une circonstance tragique, tracé le chemin de l'honneur,

---

(1) L'extrait baptistaire signé de Thomas Leschi **vice parrochus Soveriæ**, et de Marcellu Leschi **maire** ne donne pas le patronyme de la mère du général. En revanche, il nous apprend que **Patrini fuere comes de Peri** et Agata Antonia. Sans aucun doute, il s'agit du comte de Peri (Giovanni-Baptista) de cette illustre famille dont Colonna de Cesari-Rocca nous a retracé l'historique. Ancien colonel du Royal-Italien, il était en 1765, sous Paoli, commandant de la marine corse.

faisant preuve d'une énergie, d'un patriotisme et d'une obéissance filiale digne des plus beaux temps antiques. L'histoire a enregistré ce haut fait et l'abbé Galetti (p. 467 de son ouvrage) nous en a transmis les captivants détails (2).

On a dit que, venu à Paris à la suite de Saliceti nommé député à la Convention nationale (septembre 1792), Cervoni se vit offrir d'entrer dans le corps des Commissaires des guerres, mais que son esprit aventureux lui fit préférer d'être officier.

Ce qu'il y a de certain, c'est que le 22 décembre 1792 (nous étions en guerre depuis le 20 avril) il fut nommé sous-lieutenant au 22<sup>e</sup> de cavalerie (3) sur la demande du chef de corps, le colonel de Casabianca (4) qui lui mettait, c'est le cas de le dire, le pied à l'étrier. Ce régiment, ci-devant Orléanais, puis Royal-Guyenne faisait alors campagne en Allemagne et c'est à Landau, que le colonel Le Moyne, successeur du précédent, reçut l'ordre, dont nous avons lu l'ac-

(2) **L'Histoire de Corse** de Galetti est devenue tellement rare qu'il est difficile de s'y reporter. Nous croyons donc utile, quoique ce soit un assez long hors-d'œuvre, de résumer cet intéressant épisode.

En 1756, Matra, ennemi politique et concurrent acharné de Paoli (alors déjà nommé général de la Nation) tenait ce dernier étroitement assiégé dans le couvent de Boziu, avec l'aide des troupes génoises. C'était un péril mortel pour Paoli et ses partisans et la nouvelle s'en répandit rapidement.

« Ce fut dans cette circonstance que la veuve Cervoni, de Soveria, appela son fils (Thomas) et le pressa d'aller au secours de Paoli. Son fils, mécontent du général, hésitait à obéir à sa mère ; elle, alors courroucée, s'écria : « Je maudis le lait qui tu as sucé de mon sein ! Je renonce au nom de mère si tu hésites encore un instant ! Paoli est en danger... mon fils vole à son secours, voilà tes armes ! ». Le jeune homme fit appel à tous ses amis et parents, marcha sur Boziu et, tombant à l'improviste sur les assiégeants, au moment où ceux-ci mettaient le feu aux portes du couvent, il en fit un grand carnage... » Matra fut au nombre des morts.

(3) A partir de 1789, on appelait « cavalerie » la grosse cavalerie proprement dite, abstraction faite des chasseurs, hussards, dragons et carabiniers. Elle fut transformée par Napoléon en régiments de cuirassiers.

(4) Il s'agit de Joseph-Marie de Casabianca, vicomte d'Aleria, né à Venzolasca le 1<sup>er</sup> Juin 1745. Lieutenant au Royal-Corse, capitaine de dragons à la Légion Corse, lieutenant-colonel en 1776, colonel du 22<sup>e</sup> de cavalerie en 1792, Maréchal de camp en Février 1793, général de division le 15 mai 1793, gouverneur de Mantoue en 1801. Retraité à près de 60 ans et retiré en Vaucluse, il y fut tué par un de ses fermiers. (Renseignements dûs à l'obligeance de M. le conseiller de Casabianca, de la Cour de Cassation).

cusé de réception au Ministre, de mettre notre jeune officier à la disposition, comme aide de camp, du général Raphaël de Casabianca (qu'il ne faut pas confondre avec le précédent) et qui servait alors comme maréchal de camp à l'armée dite d'Italie ou des Alpes, sous Montesquiou.

C'est là qu'il reçut, le 3 février 93, sa première blessure. Fort sérieuse, elle fut sans doute la raison qui lui fit attribuer des fonctions moins pénibles, celles d'agent militaire auprès des conventionnels Saliceti et Gasparin (5), représentants du peuple en mission près l'armée sous Toulon (6). Il devint presque aussitôt après, le 26 octobre, sur leur

(5) Saliceti (1757-1809) est trop connu pour qu'il soit nécessaire d'en parler. M. le Professeur Ambrosi lui a d'ailleurs consacré une notice dans le Bulletin des Sciences Historiques de la Corse, en 1924.

Quant à Gasparin, Arthur Chuquet nous dit qu'il aimait les Cor- ses, que sa famille se prétendait originaire de l'île et que Napoléon le trouvait sage, instruit, éclairé. Il avait servi naguère dans l'armée royale comme capitaine au 2<sup>e</sup> régiment d'infanterie, ci-devant Picardie et il avait dans l'armée républicaine le grade d'adjutant-général lieutenant-colonel. (**La jeunesse de Napoléon**, tome III, page 173).

(6) Les deux lettres ci-dessous (Archives de la Guerre) mettent en évidence la sympathie réciproque de Cervoni et des représentants en question :

« I. Au quartier général d'Ollioules, le 26 du premier mois de l'an II de la République une et indivisible (17 octobre 93).

« A. Gasparin, représentant du peuple, au citoyen adjoint au Ministre de la Guerre.

« ...Je vous remercie, citoyen, du post-scriptum de votre lettre officielle en date du 3 octobre. Le citoyen Coti que nous avons nommé capitaine est en Corse où il nous forme une compagnie de bons patriotes qu'il nous ramènera s'il faut, et c'est sous ce point de vue que nous l'avons nommé provisoirement pour lever une compagnie franche qui pourra nous être fort utile. Nous ne le croyons pas capable de remplir des fonctions d'adjutant-général et je ne vous demanderai pas ce grade pour lui, **mais je vous prie instamment de le faire obtenir promptement au citoyen Jean-Baptiste Cervoni, officier de cavalerie** employé auprès de nous comme agent général depuis le commencement de notre mission et qui s'est montré sous tous les points de vue digne de notre entière confiance. Il a été blessé d'un coup de feu dans une attaque que faisait une partie de l'armée d'Italie, où il se trouvait comme aide de camp du général Casabianca (8). Si le ministre accorde ma demande, je vous prie de m'adresser un brevet. Ce serait rendre service à son patriotisme et à ses talents. Salut et fraternité

GASPARIN ».

En marge l'annotation suivante, certainement d'Audoin : « Communiquer au Ministre. Je connais Cervoni. Je le crois bon républi-

chaude recommandation, adjudant-général chef de bataillon à l'armée d'Italie et enfin trois mois après (20 décembre) les mêmes représentants le nommaient provisoirement adjudant-général chef de brigade. Sous une autre appellation, c'était le grade de colonel.

Comme on le voit, il avait marché vite, et cependant le 14 janvier 1794, il était de plus promu général de brigade. Il est vrai que pendant ce siège mémorable de Toulon, on avait constaté en lui des qualités morales tout à fait remarquables et que notamment à l'attaque du fort de Malbousquet, il avait fait preuve de la plus brillante valeur (7).

Avant d'en finir avec ce siège qui fut le point de départ de la gloire napoléonienne, il ne sera pas sans intérêt de rappeler, en citant le beau livre d'Arthur Chuquet (*La jeunesse de Napoléon*, tome III, page 171) que deux écrivains, Miot de Mérito et Pelet de la Lozère, ont attribué à Cervoni le mérite d'avoir fait choisir le capitaine Bonaparte comme

cain ». Et en bas, d'une autre écriture, où on croit reconnaître celle du ministre Bouchotte : « Approuvé ».

II. Même en-tête, 26 Brumaire de l'An II (16 novembre 93).

« Cervoni, adjudant-général, au citoyen Audoin, adjoint au ministre de la Guerre.

« Je vous remercie, citoyen, des bontés que vous avez continuées (sic) à avoir pour moi. Je ne pourrai mieux répondre à votre confiance ni mieux justifier l'intérêt que vous avez pris à mon avancement qu'en continuant à me battre bien contre les esclaves, les tirans (sic) et les traîtres, et étant toujours prêt à verser mon sang pour la République.

« Vous trouverez ci-joint l'état de mes services et autres papiers nécessaires à l'expédition de mon brevet que je vous prie de m'envoyer ici au plus tôt qu'il vous sera possible. Les originaux de ces pièces se trouvent dans vos bureaux dans les cartons du 22<sup>e</sup> régiment de cavalerie, ou bien dans ceux des aides de camp des officiers généraux.

« Le vertueux Gasparin a cessé de vivre. La République a perdu un des défenseurs les plus zélés de la liberté et nous un bien estimable et digne ami. Je suis inconsolable de cette perte. Salut et fraternité.

CERVONI. »

(7) L'affaire de Malbousquet fut chaude. Le général O'Hara qui commandait la garnison anglo-espagnole de Toulon et qui s'était mis à la tête des troupes de sortie, s'étant laissé emporter par son ardeur, et d'ailleurs blessé, fut fait prisonnier. Le général Dugommier (9), lui-même deux fois blessé, écrivit au Ministre de la Guerre le lendemain, que « de tous ses frères d'armes, Bonaparte, commandant l'artillerie, ainsi que les adjudants-généraux Arena et Cervoni s'étaient le plus distingué. » (A. Chuquet, ouvrage déjà cité, tome 3, page 210).

commandant de l'artillerie, lorsque le chef de cette arme dans l'armée de Carteaux, le chef de bataillon Dommartin, eut été mis hors de combat à l'affaire d'Ollioules, et évacué.

Ecartant cette assertion et se basant sur le témoignage de Bonaparte, de Saliceti et de Gasparin, Chuquet a écrit : « N'oubliant pas que Saliceti était son compatriote, son ami, son protecteur... Il est cependant possible que Joseph Bonaparte, averti par Cervoni, ait informé son cadet que Dommartin était blessé et que la place de chef de l'artillerie était vacante. »

\*  
\*\*

Continuons maintenant la vie militaire de notre général. Employé avec son nouveau grade à l'armée d'Italie, il se trouve au combat de Cairo en Piémont, sur la Bormida orientale, le 21 septembre, et mérite avec Masséna et Laharpe, les éloges du général Dumerbion (10) pour sa belle contribution à cette victoire sur les Austro-Sardes.

Mais pendant un instant l'étoile de notre compatriote semble pâlir. Non compris (voir Appendices) dans l'organisation des états-majors en date du 13 juin 95 (25 prairial An III) (11) et menacé d'être remis adjudant-général, comme

(8) Raphaël de Casabianca (1738-1825) né à Vescovatu (ancienne piève de Casinca) capitaine en 1770, major en 1773, Lieutenant-Colonel en 1779, colonel du 49<sup>e</sup> d'infanterie (ci-devant Berri) ; se distingua en cette qualité à l'armée du Nord sous le maréchal de Rochambeau (corps de Biron), maréchal de camp en mai 92 après l'affaire de Quiévrain. Commandant de l'avant-garde de l'armée des Alpes sous Montesquiou, il concourut brillamment à la conquête de la Maurienne et de la Savoie. En 1794 défenseur de Calvi, il est nommé général de division au cours du siège qui dure 39 jours... En 1795, sous Masséna, il est à l'avant-garde de l'armée d'Italie. Sous le Consulat, membre du Sénat Conservateur. Grand-Officier de la Légion d'Honneur en 1804. Comte de l'Empire. Pair de France sous la Restauration.

(9) Dugommier (1736-1794), successeur de l'incapable Carteaux, à l'armée devant Toulon, se distingua par son humanité après la reddition de la place. Ensuite commandant de l'armée des Pyrénées-Orientales, fut tué par un éclat d'obus à Sierra-Negra le 17 novembre 1794, après plusieurs victoires sur les Espagnols.

(10) Dumerbion (1734-1797), Capitaine de grenadiers en 1789 ; général de brigade en 1792 ; général de division en 1793 ; puis commandant en chef de l'armée d'Italie en 1794. Se signala particulièrement par la prise du camp de Saorgio et sa victoire de Cascaro sur les Autrichiens. Devenu goutteux il dut prendre sa retraite.

(11) Ce ne fut pas, en tous cas, la faute de ses chefs, car le ministre de la guerre Dubois de Crancé présenta à la Convention, au

étant trop jeune, il dut aux instances du général en chef et des représentants du peuple près l'armée d'Italie, d'être réintégré dans son grade le 29 octobre 95, et, le 24 décembre suivant, il était confirmé par le Directoire exécutif.

Dans l'intervalle de ces deux dates, le 13 novembre, il avait d'ailleurs trouvé moyen de se distinguer une fois de plus en Italie, sous les ordres de son divisionnaire Masséna, le véritable vainqueur de la journée, à Loano, victoire dont malheureusement le général en chef Schérer, usé par l'âge et les infirmités, ne sut pas profiter.

A cette bataille, dit le chevalier de Courcelles (*Dictionnaire historique et biographique des officiers généraux français*, Paris 1822), Cervoni fut chargé avec 1.500 hommes d'enlever les hauteurs de Bardenetto et de Melogno ». Le prompt repli des Autrichiens de d'Argenteau rendit l'opération facile.

C'est après cette bataille qu'il mérita les notes suivantes de son chef immédiat, que nous avons retrouvées dans son dossier : « Quoique jeune il a montré dans toutes les circonstances beaucoup de zèle, d'intelligence, de capacité » et un égal civisme.

« Loano, 20 fructidor de l'An III.

« Le général divisionnaire commandant la droite de l'armée d'Italie :

« *Signé* : MASSÉNA.

\*  
\*\*

Au médiocre Schérer, compatriote et créature du Directeur Rewbel, succéda Bonaparte et dès le début, dans les deux armées, on s'aperçut du changement. Le plan du nouveau général en chef était de séparer les Piémontais des Autrichiens, Colli de Beaulieu, et pour cela de peser fortement sur leur centre. La nouvelle prise de commandement eut lieu à Nice le 26 Mars 96, mais déjà le général Cervoni avait été envoyé en avant sur Voltri, tout près de Gênes, pour intimider le gouvernement de cette République et l'obliger aux réparations qu'exigait le Directoire.

---

nom du Comité de Salut public, le 28 avril 95, un rapport sur les officiers généraux existants et, dans le tableau qui faisait suite à ce rapport, Cervoni fut ainsi signalé : « Jeune officier intelligent et brave. » (Le Chevalier de Courcelles, ouvrage déjà cité).

Quant à Beaulieu, « un vieillard que distinguait une ardeur de jeune homme », nous dit Thiers, il avait intérêt à garder ses communications avec Gênes et les Anglais, et il s'était mis en marche de son côté (10 avril) de sorte que l'effet de surprise fut manqué ; mais les projets de Bonaparte n'en furent pas moins réalisés.

Si Cervoni, attaqué avec ses 3.000 hommes par des forces supérieures, canonné sur sa droite par des chaloupes anglaises et tourné par sa gauche, dut, après une résistance énergique sur ses positions de Voltri, céder au nombre et, sur l'ordre d'ailleurs de son général en chef, se replier sur le gros de sa division (Laharpe), cela ne changea rien au succès final.

Maniant habilement, comme les pièces d'un échiquier, ses quatre divisions (Augereau, Laharpe, Masséna et Serrurier), et portant la masse de ses forces tantôt à Montenotte, tantôt à Millesimo et Dego, Bonaparte écrase partout l'ennemi, en se rendant supérieur à lui sur chaque point. Au bout de 18 jours, l'armistice de Cherasco met le Piémont hors de cause.

Inutile de dire que le brave Cervoni avait sa part dans cette série d'actions glorieuses (12). Le 14 avril en particulier, il avait contribué au succès de cette rude journée où le général autrichien Provera, après une défense désespérée dans le vieux château de Cossaria, fut obligé de poser les armes avec quinze cents hommes.

Le 10 mai suivant, il se trouva à l'attaque du pont de Lodi, non moins célèbre que, plus tard, celui d'Arcole. Ce pont, long de cent toises, était balayé par le feu de 30 canons autrichiens « et lorsque les premiers grenadiers français, « écrasés par le feu terrible de l'ennemi, montrèrent quelque « hésitation, Cervoni fut un des généraux (13) qui, calcu-

---

(12) Cité avec éloge dans les rapports du général en chef, Cervoni reçut du Directoire exécutif, sous la date du 23 Avril 96, une lettre conçue en ces termes un peu emphatiques : « Les travaux de la dernière campagne avaient trop fait connaître votre courage au Directoire pour qu'il ne sût pas d'avance qu'en vous faisant éprouver le premier choc, les Autrichiens vous ménageraient le premier avantage. »

(13) Berthier, Masséna, Cervoni, Dallemagne, le chef de brigade Lannes (le futur maréchal), le chef de bataillon Dupas (qui devint lieutenant-général). (Victoires et conquêtes des Français). D'après un autre document (**Nouvelle Biographie Universelle**) ce furent les généraux Cervoni, Dupas, Lannes et Augereau.

« lant toute l'imminence du danger, se précipitèrent avec le plus magnifique dévouement en tête de colonne d'attaque et donnèrent aux troupes un exemple que celles-ci s'empressèrent de suivre. » (Courcelles, ouvrage cité).

Il avait ainsi contribué héroïquement à une victoire qui, bientôt suivie de celle de Borghetto sur le Mincio (30 mai), nous débarrassa de Beaulieu et de son armée refoulée dans le Tyrol.

\*  
\*\*

Nous arrivons maintenant à une période toute différente de la vie du général. Sa carrière et ses fonctions vont prendre un aspect nouveau, un autre caractère.

D'abord, c'est un important avancement en grade, et à Rome où il a accompagné le général Berthier (14) chargé par le Directoire de venger la mort du général Duphot (15), Cervoni, de par la décision de son chef, devient divisionnaire (16).

(14) Depuis le départ de Bonaparte après Campo-Formio, l'armée d'Italie (trente mille hommes, entretenus aux frais de la Cisalpine) était commandée par Berthier.

(15) Le général Duphot périt tragiquement au cours d'une émeute, où, avec notre ambassadeur Joseph Bonaparte, il voulut s'interposer entre les insurgés et les troupes papales. Celles-ci ouvrirent quand même le feu, et tuèrent ce jeune et brillant général. Les troupes françaises marchèrent sur Rome, y firent leur entrée le 10 février 98 (22 pluviose an VI) et occupèrent le château Saint-Ange. En même temps un gouvernement révolutionnaire se substituait à celui du pape et proclamait la République romaine.

(16) Voici le texte de cette décision : « Armée d'Italie. Au quartier général devant Rome, le 27 pluviose, 6<sup>e</sup> année de la République une et indivisible.

« Le citoyen Alexandre Berthier, général en chef :

« Considérant les services rendus par le général de brigade Cervoni pendant son commandement à Rome, au moment où le peuple a reconquis sa Souveraineté usurpée,

« Considérant que ce général qui a rendu tant de services à la République, pendant ces dernières campagnes d'Italie, est un des plus anciens généraux de brigade, je le nomme général divisionnaire, en vertu de la loi qui autorise les généraux en chef à donner un grade supérieur aux officiers qui se sont distingués sur le champ de bataille.

« Je considère que la célèbre journée qui rend la liberté à Rome me donne le droit d'appliquer en faveur du général Cervoni la loi cy-dessus.

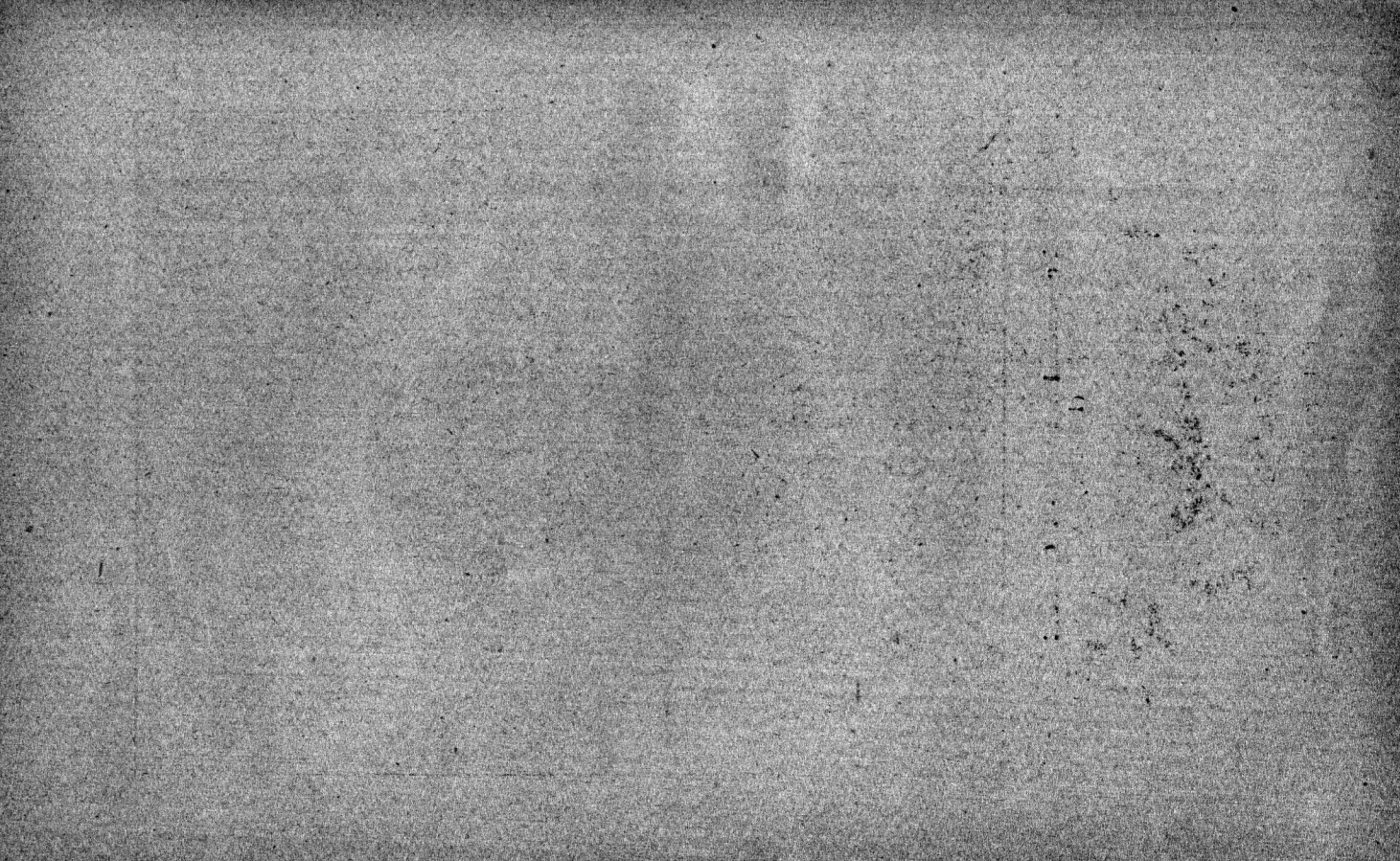
« En conséquence, le général Cervoni jouira des honneurs, préséances et appointements attachés au grade de général divisionnaire.

A. BERTHIER.



**Le général baron J.-B. Cervoni**  
(1765-1809)

(Cette figure devra être encartée dans le numéro 63  
entre les pages 104 et 105).



Obligé d'aller annoncer à Pie VI sa déchéance du pouvoir temporel qu'il exerçait depuis vingt-trois ans, Cervoni remplit cette mission avec les plus grands égards pour le vieux Souverain Pontife (17) qu'il s'efforça de rassurer, et auquel il donna une garde nombreuse pour sa sûreté. Egards méritoires, car la Révolution n'avait pas appris, bien au contraire, à ses représentants ou agents civils et militaires, la déférence envers les gens d'Eglise et il faut le féliciter de cette attitude assez rare.

Pour en finir avec cet évènement historique, nous reproduisons les lignes suivantes d'un écrivain déjà cité (Courcelles) : « Il (Cervoni) alla ensuite à la loggia de Montecitorio, harangua le peuple, publia l'installation du gouvernement provisoire et contribua ainsi à l'établissement « de la République romaine. »

Passons maintenant à la partie moins militante, sinon moins active, de la vie de notre compatriote. Cervoni n'a pas eu de chance avec plusieurs dictionnaires historiques : celui de Bouillet l'a ignoré. *La Grande Encyclopédie* (Berthelot), qui lui consacre un article assez long, contredit fâcheusement la vérité à propos de son engagement au Royal-Corse. *La Nouvelle biographie générale* (Dr Hoëfer) le fait naître à Socria (*sic*) en Sardaigne ! et le cite comme « un des étrangers qui se sont le plus distingués par leurs travaux et leurs talents dans les armées de France ». Cette méprise fait simplement hausser les épaules, mais la notice qu'on trouve dans le *Nouveau Larousse illustré*, et où on lit que « les allures républicaines du général lui valurent de vivre sous l'Empire dans une demi-disgrâce », mérite une réfutation.

Le fait d'avoir eu pendant pas mal d'années de hauts commandements territoriaux, qui constituaient à l'époque de vrais proconsulats, d'avoir commandé successivement les 2<sup>e</sup> et 24<sup>e</sup> divisions militaires, les « Neuf Départements réunis » (18), puis les 23<sup>e</sup> et 8<sup>e</sup> divisions militaires (19), ne

(17) On lit dans les Mémoires du maréchal Gouvion Saint-Cyr, tome I, page 45 : « On avait décidé le pape à quitter ses Etats pour se rendre en Toscane, sans employer envers sa personne aucune violence. »

(18) Tantôt les neuf, tantôt les huit. Ce groupement, évidemment temporaire, où Cervoni remplaça le général Colaud et fut lui-même remplacé par le général Hédouville, comprenait, avec Bruxelles comme quartier-général, l'ensemble des 24<sup>e</sup> et 25<sup>e</sup> divisions militaires et sans doute aussi les départements des Forêts et de la Lys,

semble indiquer aucune défaveur impériale (20). Les trois premières désignations avaient d'ailleurs été faites sous le Directoire (ans VI et VII); les deux autres le furent sous le Consulat (ans VIII et IX).

Bien au contraire, à notre avis, il faut y voir un double souci, celui d'utiliser, au mieux de l'intérêt de l'Etat, des aptitudes administratives et politiques s'ajoutant aux capacités militaires du général, et en outre, celui-ci, également tout de bienveillance, de ménager une santé que de longues campagnes de guerre et de glorieuses blessures (21) avaient rendue fort précaire.

Si une profession exige un état physique aussi parfait que possible, n'est-ce pas, en effet, le métier militaire ? Or des documents que nous avons eus sous les yeux, déclarations de l'intéressé, et certificats médicaux encore plus probants (voir Appendices), il résulte que Cervoni avait grand besoin de se ménager, de se soigner (fréquents crachements de sang, fièvre, rhumatismes invétérés), et même de recourir à un long congé de convalescence « pour respirer l'air natal et prendre les eaux de Fiomorbau (*sic*). (Certificat des officiers de santé en chef (médecin et chirurgien) de l'hôpital de Mézières, du 5 pluviose, an VII ; autre certificat du médecin de l'armée d'Italie et du médecin chef de l'hôpital de Toulon, 20 thermidor de la même année).

On s'explique peut-être ainsi pour quelles raisons Cervoni, appelé à l'armée d'Italie en Juillet, n'y resta qu'un semestre et fut ensuite envoyé en Corse. Mais il y en eut surtout d'autres, d'ordre plus élevé, qu'il est nécessaire

autrement dit la partie du Hainaut et de la Flandre ci-devant autrichienne, le Brabant et le pays de Liège.

(19) La 2<sup>e</sup> division (quartier-général Mézières) où il remplaça le général Sionville (un nom peu aimé des Corses) comprenait les départements des Ardennes, Meuse et Marne ; la 24<sup>e</sup> (Bruxelles) ceux de la Dyle, Escaut, Jemmapes, Deux-Nèthes ; la 23<sup>e</sup> (Bastia) Golu et L'amone, avec les îles d'Elbe et de Capraia ; la 8<sup>e</sup> (Marseille) les Basses-Alpes, Alpes Maritimes, Vaucluse, Bouches-du-Rhône et Var. Enfin la 25<sup>e</sup>, citée à la note 18, comprenant Sambre-et-Meuse, Ourthe et Meuse-Inférieure (quartier-général Liège).

(20) Comment douter, au contraire, de l'affectueuse sympathie de Napoléon pour son compatriote ? Il lui disait devant Ratisbonne, en montrant le champ de bataille, avant que l'action soit commencée : « Ton bâton de Maréchal est là ». (Mgr Girolami-Cortona. **Géographie générale de la Corse**, p. 293).

(21) D'abord coup de feu à la jambe droite, le 1<sup>er</sup> juin 1793 en Italie (ou plutôt à l'armée des Alpes). Ensuite blessures à la cuisse et au bras droit pendant le siège de Toulon.

d'exposer. Si les renseignements précisant cette période de la vie de notre général nous font défaut, si nous ignorons s'il prit part ou non à la sanglante bataille de Novi où son général en chef Joubert fut tué, on est forcé toutefois d'admettre que les défaites subies par les armées françaises en Allemagne du fait des Autrichiens, en Italie du fait des Russes de Souvarof, eurent de graves répercussions, même en Corse. La vie militaire du général en fut influencée.

En fin d'année 99, les intrigues sardes et moscovites d'une part, la mauvaise administration du Directoire de l'autre, avaient surexcité dans l'île les esprits, « et il était à craindre — dit l'*Histoire des Corses* de M. Ambrosi — que les événements européens n'eussent pour conséquence une révolte générale des Corses et une deuxième expulsion des Français. »

Saliceti et Cervoni, l'homme d'Etat et le chef militaire dont les qualités s'imposaient et se complétaient, reçurent la mission de parer à cette grave situation (22), et sans doute réussirent-ils rapidement à remettre l'ordre dans leur pays natal, car quelques mois après, en novembre 1800, le dernier recevait une autre destination au moins aussi importante, la 8<sup>e</sup> division militaire, et celle-ci il devait la garder onze ans.

Les Corses qui furent plus tard soumis, et si longtemps, à la main de fer du soupçonneux et tyrannique général Morand, durent regretter amèrement son prédécesseur et son caractère conciliant et généreux (23).

\*  
\* \*

C'est seulement en avril 1809 que Cervoni, laissant derrière lui beaucoup de sympathies (24), quitta la 8<sup>e</sup> division

---

(22) Et aussi, paraît-il, d'organiser une expédition contre la Sardaigne, mais on y renonça (V. Appendices).

(23) De son quartier-général de Marseille, Cervoni écrivait à Saliceti, ministre à Naples : « Réjouissons-nous, mon cher compatriote, le général Morand fait le bonheur de la Corse ; on y fusille au moins un homme par jour. C'est une belle chose que la haute police. » (Renucci, cité par Ambrosi).

(24) « Dans ce poste aussi important qu'honorable — dit le Chevalier de Courcelles — le général Cervoni déploya beaucoup de sagesse et de fermeté, sut faire respecter les lois et se concilier l'estime et l'affection de ses administrés ». Il n'avait pas été moins apprécié dans les Départements Réunis. Une lettre au Ministre de

où il avait succédé au général Saint-Hilaire, et où il avait sous ses ordres, et simultanément, six généraux de brigade (Pelletier, Guillot, Quetard, Motte, Schilt et Morangis). Sans aucun doute, redevenu tout à fait en forme grâce à son long séjour sous le climat méditerranéen, accepta-t-il avec joie son affectation à la Grande Armée, en Allemagne, le duc de Montebello, Lannes, commandant le 2<sup>e</sup> corps, l'ayant demandé comme chef d'Etat-major, et Napoléon, qui se réservait exclusivement ces sortes de désignation, ayant agréé ce choix.

Hélas, la carrière du pauvre général devait s'arrêter là. Au début de cette rude campagne que nous imposait la cinquième coalition, où se trouvaient aux prises, une fois de plus, la France et l'Autriche, et où le génie de Napoléon devait triompher des talents de l'archiduc Charles, avait lieu le 22 avril la sanglante bataille d'Eckmühl, presque aux portes de Ratisbonne, la ville que nous venions de perdre l'avant-veille et qu'on devait reprendre le lendemain.

C'est au moment critique où les deux armées se disputaient avec acharnement cette fameuse chaussée d'Eckmühl où tant de braves trouvèrent la mort, à l'heure même où l'Empereur, accompagné des maréchaux Lannes et Masséna, ordonnait l'attaque décisive, c'est à ce moment que le général Cervoni, qui déployait une carte devant eux, comme le relate Thiers, fut emporté par un boulet. Il n'avait que 44 ans.

Cette mort au champ d'honneur, qui fut regrettée de toute l'armée, précédait de peu celle de son chef direct, car Lannes lui-même devait, un mois après, jour pour jour, être blessé mortellement à Essling.

\*  
\*\*

Napoléon (25) n'oublia pas son compatriote, son compa-

la Guerre du Commissaire ordonnateur de la 24<sup>e</sup> Division militaire, Prieur, vante « le brave, honnête et prudent général » et rend justice « à sa sagesse, honnêteté, patriotisme, énergie, à ses précautions et bonnes dispositions », et regrette de le voir partir en congé.

(25) Lui-même fut blessé au coup-de-pied par une balle morte, le 23 avril, le dernier de cette sanglante lutte de cinq jours, à laquelle ne purent prendre part ses fameux « cousins » les tirailleurs corses, leur bataillon étant arrivé trop tard. Il est vrai que pendant le reste de la campagne, ils eurent le temps de se rattraper et de verser leur sang généreux. Voir la **Revue de Corse**, n<sup>os</sup> 30, 31 et 32, années 1924-1925.

gnon d'armes. tué sous ses yeux. Par un décret particulier du 6 février 1810, sa veuve (26) obtint une pension viagère de 6.000 francs dont elle jouit jusqu'en octobre 1827, date de sa mort. En considération des services de son père, Louis-César Cervoni, fils du général, obtint également par le même décret deux dotations, chacune de 4.000 francs de rente annuelle, sur les domaines de Rome.

De plus, la même année, il fut décidé (c'est le chevalier de Courcelles qui nous le dit) « que la statue de Cervoni » serait placée sur le pont de la Concorde, avec celles de « plusieurs autres guerriers célèbres. Les circonstances politiques retardèrent, puis empêchèrent l'exécution de cette « disposition que son pays natal devrait bien ne pas oublier. » En tous cas, plus heureux que Gentili, le général de division Cervoni a son nom inscrit à l'Arc de Triomphe de l'Etoile (côté Est).

Il reste également, à son dossier, trace d'une note du Ministère de la guerre (Cabinet) du 20 juin 1914 et relative au projet d'attribuer ce nom si honorable à un nouveau casernement. C'est à Corte qu'il existe.

Le général avait eu plusieurs enfants, au moins un fils et une fille (27). Cette dernière devint la baronne Maupoint de Vandeuil (probablement la femme du général de cavalerie de ce nom, dont nous avons retrouvé la trace au 16<sup>e</sup> chasseurs à cheval, qu'il commanda de 1806 à 1811). Enfin il est bon de rappeler qu'à un moment donné, la Société des Sciences Historiques et Naturelles de la Corse a eu, comme vice-président, le baron Cervoni, petit-fils du général. Il habitait Bastia, rue de l'Intendance.



Telle fut la vie que nous avons pu à peu près reconstituer, du moins dans ses grandes lignes, de Jean-Baptiste

(26) Mme Cervoni, mariée le 18 février 1789 (à eux deux les jeunes époux n'avaient que 40 ans) était née à San-Giovanni, département du Golu, le 4 août 1772. (San Giovanni di Casatu piève de Moriani). Son père était Carlu-Luigi Securani, né à Poggiu d'Orezza, et sa mère la signora Anna-Catalina Battisti.

(27) Peut-être même deux fils, car dans l'ouvrage de Colonna de Cesari Rocca (*L'Armorial Corse*, p. 22) il est dit que des Lettres patentes, enregistrées au Sénat le 17 mai 1810, accordèrent le titre de baron aux deux fils du général.

Cervoni, général de division, commandant de la Légion d'Honneur (28). Elle méritait d'être rappelée aux lecteurs de la *Revue de la Corse*. D'un patriotisme et d'une bravoure qui était d'ailleurs la monnaie courante de la magnifique génération militaire de ce temps, il était supérieur à la majorité de cette dernière, grâce à sa culture, à la brillante éducation que, dans leur exil commun, son père lui avait fait donner en Toscane, après l'annexion de 1769 (29).

On peut avancer sans crainte que, s'il eut vécu davantage, sa suprême ambition eut été réalisée. Bénéficiaire, et à juste titre comme nous l'avons vu au début de sa carrière, de la sympathie de compatriotes haut placés, Cervoni l'eut été également de celle du plus éminent et du plus puissant d'entre eux, de son souverain. Napoléon en aurait fait certainement un dignitaire de l'Empire et on peut dire qu'il n'eut pas déparé la brillante pléiade des Maréchaux.

Général COLONNA DE GIOVELLINA.

## La Corse aux premiers jours de la Révolution

### Le Gouvernement du Vicomte de Barrin

Aux premiers jours de septembre 1789, toute la Corse fermentait, mais on peut assurer que l'idée d'indépendance ne hantait l'idée de personne. La Corse n'est française que depuis 20 ans à peine mais elle ne demande qu'à le rester, elle ne pense même pas qu'elle pourrait cesser de l'être. Toute

(28) Le Général était membre de la Légion d'Honneur depuis le 19 frimaire, An XII (11 Décembre 1803), et avait été fait Commandant le 14 Juin 1804 (6 prairial, An XII). A cette époque on n'était pas « Commandeur » de l'Ordre, mais commandant d'une cohorte de légionnaires. Tout était alors à la Romaine.

(29) D'après la **Biographie universelle ancienne et moderne**, Cervoni, ami et protecteur des lettres, cultivait avec succès la poésie italienne. La langue de Dante lui était d'ailleurs absolument familière et la pureté avec laquelle il la parlait avait frappé le Pape Pie VII lorsqu'il lui fut présenté avec d'autres généraux, aux Tuileries, à l'occasion du Sacre.

cette agitation qui se manifeste un peu partout n'a encore aucune racine profonde, elle ne procède d'aucune idée directrice et ne cache aucun dessein ténébreux. Ce n'est que l'exaltation d'un peuple naturellement enclin à s'enflammer dès qu'on lui parle de liberté, mais cette liberté même, il ne la conçoit pas autrement que dans le cadre de la nation française. Et si, dans la revendication qu'il en fait, il s'en prend un peu trop vivement à des Français, la France n'est point en cause. C'est contre une mauvaise administration qu'il s'élève, contre des tracasseries inutiles, contre des formalités qu'il juge, avec quelque raison, vexatoires, contre des fonctionnaires dont la maladresse n'est que trop évidente et à qui le temps n'a rien appris.

Qu'on reprenne un à un les incidents antérieurs à septembre 1789, partout nous trouvons des revendications positives, d'ordre essentiellement local, sans aucun lien de commune à commune, dirigées contre des personnes déterminées. A Ajaccio, elles avaient porté contre l'évêque Doria, à Sartène, contre le juge Vidau, à Bastia et à Corte contre les officiers municipaux et contre des fonctionnaires imprudents, çà et là, contre des curés intolérants ou méprisés. Toujours, ou presque, les perturbateurs, de l'ordre avaient pu invoquer un droit violé, une offense ou une injustice. Sans doute, sous l'influence des nouvelles de France où reviennent sans cesse les mots de liberté et d'égalité, le peuple corse qui a, inné, le sens de la liberté et de la justice, prendra-t-il de jour en jour une conscience plus nette de ses droits. Pour le moment, s'il réclame, ce ne sont que des bribes de liberté et ce n'est encore qu'une justice élémentaire. Si, parfois, il exige avec quelque violence, c'est parce que obstinément, on lui a refusé ce que, par prudence autant que par équité, on eût dû lui accorder.

Pourtant, par principe autant que par tempérament, le commandant en chef, le vicomte de Barrin, serait disposé à ne rien refuser. Mais les Corses, s'ils aiment à être gouvernés avec justice, aiment aussi qu'on les gouverne avec fermeté. Ils ne respectent qu'un pouvoir fort et Barrin, en dépit de sa grande honnêteté, n'a rien de ce qu'il faudrait pour inspirer le respect de l'autorité. Cet homme, qui a fait la guerre avec éclat et avec courage, est non seulement la modération, mais la faiblesse même. On le sait à Bastia où cependant il est entouré de l'appareil militaire, on le sait dans toute la Corse et on est prêt à en abuser. Il se plaint sans cesse, il déplore, il se lamente et la catastrophe, toujours présente à ses yeux, le paralyse. Chaque jour, il cède un peu plus

devant les exigences populaires et chacun de ses actes est une capitulation. Son excuse, à ses yeux, est qu'il ne croit pas avoir des forces suffisantes pour tenir le pays. Plus tard, quand il signalera que de petites bandes armées parcourent le Nebbiu et la Balagne, il dira — avec raison d'ailleurs — que ce serait « courir après des mouches » que de vouloir poursuivre avec des troupes 25 ou 30 hommes qui se divisent ou se réunissent suivant les besoins ou les circonstances et connaissent le pays, mais il a cependant de quoi tenir les places : 800 hommes au moins à Bastia, 210 à Calvi, 40 ou 50 à l'Île Rousse, 30 à Saint-Florent, 300 à Corte, 50 à Cervione, 50 à Vicu, 5 à 600 à Ajaccio, une centaine à Bonifacio. Il suffirait d'avoir dans ces places des « chefs » et qu'au-dessus d'eux, il « commande » pour en imposer aux violents et les contenir. Des chefs, il en a quelques-uns. Si La Ferlandière, à Ajaccio, manque quelque peu de caractère et, trop éloigné de lui, échappe à son autorité, il a près de lui Rully qui est l'énergie même — trop énergique peut-être — et Balathier qui a fait la guerre, Sionville qui est à Bonifacio, Maudet qui est à Calvi, Salis-Haldenstein qui est à l'Île Rousse avec Turby. Bientôt, il aura Gaffory. Mais, lui, Bartin, ne commande pas. Dès les premiers jours, à quelques rumeurs, à des bruits dans la rue, à des clameurs, il a jugé la partie compromise ; à la première réunion populaire, au premier tumulte, il l'a estimée perdue.

C'est sous l'inspiration des rapports qu'il lui fournit que, dès le mois de mai 1789, alors que rien d'anormal ne s'est encore passé, l'intendant La Guillaumye exprime déjà des craintes de « projets de sédition » et de « réveil de l'esprit d'indépendance ».

Le 20 août, quand il rend compte des incidents d'Ajaccio, il excuse la troupe de n'être pas intervenue à cause de sa faiblesse : « Il faudrait, dit-il, tirer des coups de fusil, ce qui serait jeter de l'huile sur le feu ».

Le 31, alors qu'il vient d'avoir presque simultanément les incidents d'Ajaccio, de Bastia, de Corte, de Sartène, il adresse à La Tour du Pin un rapport qui n'est qu'un long plaidoyer où il excuse tout le monde. Il excuse les fauteurs de troubles de Bastia en raison « de l'impopularité des officiers municipaux ». Il excuse ceux de Corte par « la maladresse » de la municipalité. Il excuse la violence faite au curé de cette ville « parce que ses droits, bien qu'anciennement et légitimement concédés étaient trop forts ». Il excuse encore les perturbateurs d'Ajaccio « parce que l'évêque opposait une fin de non recevoir à des réclamations légitimes et

parce qu'il s'était évoqué au Conseil du roi (où on ne faisait rien) alors qu'il était condamné depuis douze ans par le Conseil supérieur ». Il excuse de même — et pour un peu il trouverait très naturelles — les exactions de Sartène où son représentant a été si indignement traité en effigie. Il signale en effet que Vidau, procureur du roi, était accusé de diverses malversations. Bien qu'il se soit lavé, dit-il, par jugement du Conseil supérieur, l'opinion subsistait et malgré cette disposition défavorable du peuple, Vidau venait d'être nommé juge royal à la même juridiction, « alors qu'il était facile de le nommer ailleurs ». Et il ajoute « Je ne trouve pas cette nomination bien politique ; elle a vraisemblablement contribué à renouveler et à animer la haine qu'on lui porte ». (36).

Sans doute y a-t-il une grande part de vérité dans ce plaider qui est presque un réquisitoire contre l'administration royale, et nous savons que les bonnes intentions du gouvernement ont été souvent paralysées par le choix déplorable de ceux qui avaient la mission de les réaliser. Dans sa fameuse lettre à Mirabeau, du 18 avril 1790, Vaudricourt qui est commissaire des guerres ne s'exprimera pas autrement quand il dira : « La France en établissant en Corse l'administration des pays d'Etat a commis une énorme faute. Le grand nombre de places électives ou à la nomination des Commissaires du roi a nourri l'ancien esprit d'intrigue. Pour être quelque chose, il fallait être d'un parti, et pour cette raison, on a cabalé sans interruption. La Cour a complété cette première maladresse en prodiguant des grades, des pensions, des titres et des places à des personnages décriés dont le principal mérite était d'avoir fait le voyage de Paris et d'être de hardis solliciteurs. » (37).

Vaudricourt pouvait penser ainsi sans trop d'inconvénients pour le service du Roi étant, en somme, fonctionnaire assez subalterne. Barrin, commandant en chef le pouvait-il sans se paralyser lui-même ? C'est une autre affaire. Et s'il pensait ainsi, comment blâmer le peuple de penser de même, de penser tout haut et d'agir puisque les chefs n'agissaient pas ?

Quand il relate les ravages causés dans de nombreuses propriétés près d'Ajaccio, Barrin qui ne se sent pas la force

---

(36) A la Tour du Pin, 31 août 1789. Arch. Nat. F<sup>7</sup> 3667<sup>1</sup>.

(37) Au comte de Mirabeau, 18 avril 1790. Arch. Nat., id.

de réagir, se contente d'ajouter mélancoliquement « les autres finiront par l'être ».

Lorsqu'il s'ouvre à son ministre de la situation dans laquelle il se trouve, il ne s'exprime pas autrement que ne le feraient les députés du Tiers, Saliceti et Cesari-Rocca : « Les Corses, écrit-il, ne tiennent ni à l'ancien gouvernement national ni à la domination génoise, mais ils sont mécontents. Sans doute on a donné à la Corse des Etats, mais sans faire beaucoup d'attention à leurs demandes. On a presque toujours suivi les principes de l'autorité soutenus par la force. On a eu des désirs généreux, notamment celui d'améliorer le pays par l'agriculture, mais on a arrêté ses progrès par des entraves et des charges qui grèvent le pays, comme par des droits considérables sur le commerce... On a donné des concessions dans les domaines du roi, ou prétendus tels, mais dont partie était réclamée par des particuliers et sans juger préalablement leurs réclamations... On a occupé des églises de confréries pour faire des magasins alors que les Corses y attachent un grand prix. Ce qui peut être supporté en temps de guerre devient une injustice contre des sujets soumis depuis douze ou quinze ans. C'est attaquer des propriétés. » (38)

Il dit encore : « Si la France veut garder la Corse, il faut la garder tout de bon et la contenir, sinon, l'évacuer volontairement et ne pas s'en laisser chasser, mais cet état de choses ne peut pas subsister. Il faut que la bombe éclate par une révolte ou par une subversion totale qui soumettra cette malheureuse nation à tous les maux de l'anarchie. Si un parti de 50 bandits arrivait d'Italie ou de Sardaigne, il ferait la loi partout et mettrait l'île à feu et à sang. »

Mais Barrin exagère et c'est sa propre faiblesse et son esprit timoré qui lui font voir les choses sous cet aspect. Un jour viendra, en effet où « la bombe éclatera », mais ce sera bien plus tard et Barrin, bien que disparu, en portera peut-être la plus grande part de responsabilité.

En attendant, il abdiquait chaque jour un peu plus de

---

(38) Déjà, au mois de mai à propos d'une demande de Ponte, député noble des Etats de Corse, en faveur de son fils qu'il voulait voir nommer à une place de commissaire de junte à la Mezzana, Barrin avait écrit à Versailles pour protester. « Les Corses, disait-il, encore plus que les autres hommes, sont révoltés par les injustices. Ceux en faveur de qui elles sont faites en savent peu de gré, les autres, en bien plus grand nombre, se plaignent, et, de là, les mécontentements fondés de cette nation. » Arch. Nat. F<sup>1</sup> b<sup>11</sup> Corse I.

son pouvoir. Quand on est venu le sommer de prendre la cocarde tricolore, il l'a prise en souriant et en criant : « Vive la jeunesse bastiaise ! » Sans doute, il eût été vain de résister quand on savait qu'à Paris le roi lui-même l'avait prise des mains de Bailly et l'avait arborée à son chapeau, mais Barrin céda sur des points où sa capitulation était beaucoup plus grave.

Il y avait à Bastia un cercle français où se réunissaient les fonctionnaires et les officiers. On y rencontrait le président et l'avocat général du Conseil supérieur, les commandants du génie et de l'artillerie, le colonel et les officiers du régiment du Maine, le subdélégué général, les commissaires des guerres, etc... On vint, « à la requête du peuple » lui demander de le dissoudre, la loi interdisant « les rassemblements et les assemblées illégales ». Barrin eût dû éconduire ceux qui osaient lui demander pareille chose, mais, de même qu'il s'était soumis aux exigences populaires qui avaient réclamé le départ de Cherrier, il acquiesça sans protester et le cercle fut fermé. Il se borna à adresser à la population une proclamation « dans les termes les plus mesurés » et, comme il rendait compte (39), il disait « Je ne sais si elle sera de quelque effet, mais je crains bien qu'elle soit méprisée ou insultée ».

Son refrain qui termine toutes ses lettres, c'est qu'il n'a pas assez de troupes pour contenir la Corse et qu'il lui faudrait « six bataillons supplémentaires dont deux de chasseurs pour l'intérieur » (40) « faute de quoi, dira-t-il le 8 septembre, il faudra laisser l'île à elle-même et avoir l'humiliation d'abandonner dans l'intérieur les effets appartenant au roi comme les vivres et le peu d'artillerie qui existent à Corte. » Et même il écrira le 19 septembre que non seulement les « insurgents » sont maîtres absolument de la campagne, mais que « pas une des places n'est suffisamment gardée, Bastia moins que toute autre ».

La vérité, c'est qu'il a complètement perdu la tête et qu'il n'y a plus à compter sur lui pour contenir la révolution.



Au milieu de ces difficultés où il se débat quotidienne-

---

(39) A La Tour du Pin, 4 septembre 1789.

(40) Au même, 31 août 1789.

ment et que son esprit timoré n'est pas fait pour aplanir, un de ses meilleurs lieutenants vient tout à coup à lui manquer. Sionville qui commandait dans le sud de l'île et qui, avec une petite troupe de 30 hommes du régiment de Limousin, tirés de la garnison de Bonifacio et 60 à 80 hommes du régiment provincial, arrivait à se maintenir, venait de mourir subitement. Cette perte fut vivement ressentie par Barrin et contribua à l'anéantir. « J'en suis aussi affligé qu'embarrassé, écrivait-il, c'est une grande perte qu'a faite le roi dans ce pays-ci où personne ne l'a mieux servi que cet officier général. » (41) Aussi, réclamait-il un second, le vicomte de Hautoy, par exemple, maréchal de camp qu'il « connaissait depuis 43 ans ». Mais tout autre, d'ailleurs, eut été le bienvenu car « étant chargé de tout, ici, il n'y pouvait plus tenir ». Mais de Hautoy était député de sa province aux Etats-Généraux, et on lui donna Gaffori que son gendre, Buttafoco, avait réussi à faire désigner.

On espérait beaucoup, à Versailles, de Gaffori. Son nom, son passé militaire, son caractère déterminé, en faisaient une force qui eut pu compter en effet, si elle avait pu s'affirmer trois mois plus tôt et si elle n'avait été, dès le premier jour, annihilée par Barrin lui-même dont les idées étaient diamétralement opposées à celles de son nouveau lieutenant.

Gaffori n'était pas encore débarqué qu'une rumeur fâcheuse parvenait à Barrin. N'avait-il pas présenté aux ministres, avant son départ de Paris, une lettre de Bastia où l'on disait que le commandant en chef continuait à montrer de la faiblesse et à faire la plus mauvaise contenance et où l'on affirmait même que tous les soirs il allait, déguisé en matelot, et par prudence, coucher à la citadelle ? (42)

Une collaboration qui débutait ainsi commençait, il faut bien l'avouer, sous les auspices les plus déplorables. Aussi, sans plus attendre, Barrin exhalait-il sa rancœur. « Vous voyez sûrement trop bien les choses, écrivait-il, pour vouloir employer et faire concourir au même but deux hommes qui doivent avoir réciproquement si peu de confiance l'un en l'autre », et il demandait à être relevé de son commandement. « Il y a plus d'un an, ajoutait-il, que ce commandement auquel je ne songeais point quand il m'a été donné (43) m'est devenu insupportable, parce que j'ai eu la douleur de

(41) A La Tour du Pin, 5 septembre 1789.

(42) Barrin à La Tour du Pin, 11 septembre 1789.

(43) Barrin était en Corse depuis 1786.

voir qu'après m'être donné beaucoup de mal sur presque toutes les parties du service, je n'ai réussi à me faire écouter sur rien. » Il n'avait pas été écouté quand il avait dit qu'on ne gouvernait point la Corse « avec la justice active que sa vivacité exigeait ni avec les principes d'équité conformes à sa législation » ; il avait demandé le remplacement de l'intendant (44) et du procureur général (45), absents de l'île depuis trop longtemps et on ne lui avait pas répondu davantage.

Aussi réclamait-il instamment son propre remplacement « quoiqu'il dût en être humilié, d'autant qu'on ne manquera pas de l'attribuer à sa mauvaise conduite ». Il lui serait, disait-il, aisé de se justifier mais il ne voulait même pas l'entreprendre, tant il était convaincu « que le public ne l'entendrait pas » et, dans son découragement, il déclarait « abandonner sa réputation, même quant aux talents ». (46).

Le malheureux commandant en chef n'est plus, en effet, qu'une autorité sans aucune action. Ses collaborateurs les plus immédiats, non seulement ne l'écoutent pas ou agissent en dehors de lui, mais ils le desservent à Versailles où ils communiquent directement. Dorly, le commissaire des guerres à Bastia, écrit le 15 septembre à La Tour du Pin : « La modération qu'on a cru devoir employer ne réussit pas. Chaque jour il y a des mouvements tacites dont quelques-uns éclatent par intervalles. » Rendant compte de l'affaire Cherrier, il ajoute : « Notre commandant a cru devoir céder encore dans cette circonstance. » Et, comme le décret du 10 août vient de parvenir dans l'île (47) il signale « que les officiers et M. le Vicomte de Barrin lui-même n'osent plus disposer des forces militaires. »

C'est que l'heure était maintenant passée où l'autorité pouvait en imposer encore à l'élément populaire qui avait pris pleine conscience de sa force et savait qu'il pouvait désormais tout oser. Et si le 13 septembre, elle avait pu croire qu'elle commandait encore, c'était pure illusion qui ne devait point se renouveler.

On avait parlé pour ce jour-là du départ de tous les Fran-

---

(44) M. de La Guillaumye.

(45) Coster.

(46) Barrin à La Tour du Pin, 11 septembre 1789.

(47) Aux termes de ce décret de l'Assemblée nationale, les troupes régulières ne devaient plus obéir en cas de troubles qu'aux ordres des officiers municipaux.

çais, après quoi on devait exiger leur exil et établir une milice. Sans d'ailleurs en référer à Barrin, le commandant de l'artillerie prépara ostensiblement ses canons ; on augmenta la garde de ville qui fut portée à 150 hommes et le colonel de Rully, commandant le régiment du Maine, fit savoir qu'il se préparait à la plus vigoureuse résistance. La journée se passa dans le calme, mais c'est en vain que Dorly écrivait : « C'est le petit nombre qui est turbulent et le régiment du Maine ayant exprimé sa résolution de les traiter en ennemis, tout se tient tranquille. » (48).

Il était si peu confiant dans l'avenir qu'il demandait lui aussi, tout comme Barrin, La Guillaumye et les autres Français, une action énergique et des renforts. Mais il était trop tard. On ne pouvait plus songer maintenant à contenir la Corse, pays de liberté, la Révolution alors qu'elle avait gagné toute la France et que le pouvoir royal était impuissant à l'enrayer. Versailles, du reste, restait sourd à tous les appels de Corse et, sans instructions, abandonné à lui-même, le malheureux Barrin qui n'avait pas su, quand il pouvait en être encore temps, donner l'impression d'un chef, allait plus que jamais s'en aller à la dérive

E. FRANCESCHINI.

---

## RISATE CORSE

---

Voici quelques poésies inédites, en dialecte corse, de notre compatriote, l'habile versificateur, E. Ricci, de Lyon. L'humour, dont elles sont remplies, ne résisterait pas à une traduction française, que nous nous excusons de ne pas donner ici. Ces petites compositions, dont la finesse et l'ironie plairont sans doute à nos lecteurs, montreront que le caractère corse n'est pas aussi sombre qu'on l'a souvent prétendu.

### I

#### ECCU I COLPI !

Cuntava sempre Manghione,  
(Pare chi fussi di Caccia),

— « Mi trovava un ghioru à caccia,  
Cu lu fucile à l'ermone.

Era un fucilacciu à scaglia,  
A un colpu, di l'antighi,  
Piu bonu pe 'scote i figli,  
Ch' à tumbà pernici o guaglia.

Per l'appuntu, à l'ispensata,  
Mi si léva un pernicottu,  
M'imbrancu, in quattru e quattru ottu,  
Per lentalli a plutunata ;

Ma mentre l'avìa in mira,  
Cosa vegu, à l'altru latu ?  
Un levérone braganatu,  
Chi pare ellu dica : Tira !!

Li féce vede qual'éra,  
Li cacciò l'estru caprunu :  
Un mézu colpu per'unu,  
Falonu cum 'una pèra !...

Vat'e pesca s'ell'é vera ?

## II

### A MEZU PREZZU

« E vera, o sgiò Lui, po'sta nutizia,  
Chi core oghie per tuttu lu paese ?  
Pare ch'abbiate fattu l'amicizia, (1)  
D'a signora Lilli c'un Marsigliese ? »

E Cecc'Antone, u gobbu, chi dumanda,  
St'affare à u sgiò Lui d'u Palazzu.  
« Qual'é 'su scrianzatu chi ti manda ?  
— Mi mandu da per me, » face lu pazzu.

« Vengu à dibbi chi site sempre à tempu,  
Di vultà capu, perchè aghiu intesu,

---

(1) Fiançailles.

Chi centu mila franchi, tutti à tempu,  
Vole' su pinzuttu. Ellu sia stesu !

Centu mila ! mandatelumi' à spassu !  
In paese ci sò, piu assinnati...  
Eo di tanti soldi mi ne passu,  
Datemine à metà, simu arrangiati ! »

U sgiò Lui t'aguanta à Cecc'antone,  
P' à pétturiccia, e, d'una sola scossa,  
U sbula fora, é, chiudend'u purtone  
Dice : « Or bella, ancu e puci, oghie, anu à tossa ».

### III

#### U PADRE ETERNU

« Avale ne vene maghiu,  
Si face lu ghiubiléo,  
Se tu ti cunfessi, o Merta,  
Mi cunfesséraghiu anch'éo. »  
Cusi canta Pétr'Antone,  
Rittu in piazz'à San-Simone. (1) »

L'anu dettu chi dumane,  
E gran festa curpurale,  
E ch' u préte deve fane,  
Cumunione generale,  
« Allora, (face stu tontu),  
Dumane, all'alba, so prontu. »

E ghié prontu veramente,  
A pusà, nant'u scalone.  
Aspétta l'ora ch' a ghiente,  
Entri pe'a cumunione.  
« Vai, o Pé, dice u curatu,  
« Vai chi t'anu burlatu ».

U préte à si piglia in risa,  
Chi cunosce i so muntoni,  
Ma, sta volta, à s'a decisa,

---

(1) L'Eglise.

Pétru, re di li caproni ;  
A l'ora d'a cumunione,  
Ecculu in pusizione.

Ù curatu, — e s'un'é vera,  
Francamente é ben truvata —  
Per un fanne una chiméra,  
O per fassi una risata,  
Pare ch' u cumunicò,  
C' un' ostia di calico !

Pétr'Anto va e si cala,  
Mastughendu cum' un gattu,  
Tutti ridenu d' u mattu,  
Chi dice : « Ah ! mai piu ci fala !  
Cun què n'aghiu pe' l'invernu :  
M'é tuccatu u padre Eternu ! »

E. RICCI,

(poète Corse)

---

## Les Cloches de Scanafaghiaccia

---

Le hameau de Scanafaghiaccia, dans la piève du Cruzzini, possédait jadis, du temps de l'occupation génoise, une église dont les habitants étaient très fiers. Ils en aimaient surtout les cloches, petites, mais faites d'un bronze merveilleusement sonore, et ils auraient préféré perdre tous leurs biens plutôt que ces cloches.

Voici que des Cruzzinais ayant mis à mort quelques hargneux fonctionnaires génois, la piève fut occupée par des mercenaires de nations diverses à la solde de la République détestée. Parmi ces soudards se trouvaient une vingtaine de reîtres, dont les Corses connaissaient les instincts pillards, et beaucoup mirent à l'abri leur argent ou leurs bijoux.

Deux paysans décrochèrent les cloches et les cachèrent dans une pinède au-dessus de Rezza, parmi quelques-uns des blocs de granite entre lesquels les arbres ont poussé. Eux seuls connaissaient l'endroit, et ils ne le révélèrent à personne, pensant que l'un d'eux au moins survivrait à la

guerre et reprendrait les cloches, mais ils furent tués tous deux d'une arquebusade, et nul ne put retrouver les deux cloches.

Seulement, si vous aviez le courage de vous aventurer seul dans la pinède de Rezza, la nuit de Noël, vous les entendriez sonner à l'heure de minuit.

T. MURZI.

---

## La Faune et la Flore de la Corse <sup>(1)</sup>

---

Dans la faune, les mammifères ont un intérêt particulier. Des opinions différentes ont été émises à leur sujet. Certains affirment que ces animaux ont été apportés par l'homme, comme détachés de la faune quaternaire. D'autres croient que, sauf quelques apports, les types actuels représentent un résidu de la destruction faite par les humains des espèces survivantes au quaternaire.

Les espèces actuelles de mammifères qui vivent en Corse se ramènent à une vingtaine : *Crocidura russula Cynrensis* (musette), *Erynceus europaeus italicus* (hérisson), *Rhinolophus ferrumequinum*, *R. hipposideros minimus*, *Myotis myotis* (murin), *Pipistrellus pipistrellus* (chauve souris), *P. Kuhlii*, *Vulpes vulpes ichnusae*, *V. vulpes crucigera* (renard), *Mustela boccamela* (belette), *Meles meles* (blaireau), *Lynx pardellus* (loup-cervier), *Lepus europaeus corsicanus* (lièvre), *Eliomys pallidus sardus* (lérot), *Glis glis melonii* (loir), *Apodemus sylvaticus dichrurus* (mulot), *Epimys rattus frugivorus* (rat noir) récemment importé, *Mus musculus brevivirostris* (souris) d'introduction récente, *Sus scrofa meridionalis* (sanglier), *Cervus elaphus corsicanus* (cerf), *Ovis musimon* (mouflon).

Deux espèces seulement sont particulières à la Corse, la *Crocidura* et la *Mustela* ou belette. Peut-être ne sont-elles même que des espèces dérivées et très limitées. Les types de la

---

(1) Ces deux articles sont extraits du Guide sur la Corse, publié par le Touring-Club italien, dont nous avons parlé dans notre dernier numéro 62.

Sardaigne en sont quelque peu différents. Il s'agit évidemment de simples variétés, comme on le voit pour le mouton en Corse même, pour les deux régions qui la constituent. En somme cette faune a tous les caractères européens. Ils sont accrus si l'on considère les espèces disparues, dont on retrouve des vestiges plus ou moins abondants dans les brèches ou dans les grottes du quaternaire.

De tous les animaux, les oiseaux sont les moins qualifiés pour caractériser une faune. Il n'est donc pas étonnant que la Corse n'ait pas une physionomie particulière à ce point de vue, par suite de son voisinage des grands continents et sur le passage des migrations saisonnières. C'est en effet une terre située entre les zones tempérées et tropicales, sur la route des migrations de printemps et d'automne. Ses espèces ornithologiques sont totalement ou partiellement migratrices. Il y a cependant quelques espèces sédentaires, qui seules peuvent vraiment caractériser la faune ailée de l'île ; mais même celles-ci ont une grande diffusion. Seule la *Sitta Whiteheadi* (Fittelle) (2), si on ne la considère pas comme une simple variété, peut-être regardée comme appartenant en propre à la Corse.

Les Batraciens (6 espèces) et les Reptiles (13 espèces) attestent trois faits caractéristiques : 1° la présence de deux formes particulières à l'île *Euproctus montanus* (3) et *Lacerta muralis Bedriagae* (lézard) ; 2° l'absence de beaucoup d'espèces qui existent sur les continents les plus voisins ; 3° la présence d'autres qui ne se trouvent pas dans la péninsule italienne, la plus rapprochée de toutes, mais se rencontrent dans des régions plus éloignées comme la France, l'Espagne, l'Afrique septentrionale. Ces remarques ont conduit à distinguer un district faunistique sardo-corse, nettement séparé de celui de l'Italie continentale et péninsulaire. L'élément peut-être le plus intéressant est un reptile, le *Phyllodactylus europaeus*, qui constitue le seul représentant d'un genre, dont l'espèce la plus répandue est néo-tropicale ou australienne. Il représente sans doute un reste d'espèce en voie de disparition.

La faune ichthyologique est pauvre. Si on en excepte les poissons des étangs côtiers, plus ou moins salés, ceux d'eau

---

(2) Grimpereau ou pic bleu, sorte de passereau.

(3) L'Euprocte est un petit triton de 0<sup>m</sup>20 de long, de couleur brun verdâtre, rougeâtre en dessous, la tête large et aplatie, la queue plus longue que le corps et la tête.

douce se réduisent à trois espèces : *l'anguilla anguilla*, la *Salmo trutta* ou truite, et le *Blennius fluviatilis*.

Il est à remarquer que les Cyprins (carpes), communs à toutes les régions pré méditerranéennes, manquent à la Corse, tandis que la truite, qui s'y trouve, dénote une assez ancienne origine locale.

Il importe peu de parler des différents groupes d'invertébrés. Quelques-uns, toutefois, comme les Mollusques terrestres et fluviatiles, peuvent conduire aux mêmes conclusions que celles des vertébrés, à savoir que l'isolement de la Corse est relativement récent (4).

### LA FLORE

En Corse, où la flore peut encore être considérée comme originale et où les cultures ont comme un caractère d'oasis, c'est-à-dire d'isolement, la végétation spontanée constitue un élément important du paysage naturel. C'est une végétation dans laquelle on peut démêler quelques caractères généraux. L'un d'eux est la présence presque exclusive ou la très grande prédominance d'une seule espèce : par exemple le *Cistus monspeliensis* (ciste) qui sur de nombreuses étendues plates et pendant des kilomètres, constitue, avec ses bouquets épais et fleuris, un véritable manteau. Une autre caractéristique, qui en somme se rattache à la précédente, c'est la présence d'associations végétales localisées dans des zones relativement étroites. Le cycle de la végétation est bref, quelquefois réduit à peu de jours. La xérophilie ou adaptation à la sécheresse est une particularité de la flore des régions basses ; elle se manifeste par le développement exagéré des racines, par le revêtement d'un épiderme qui contrarie l'évaporation, par l'abondance du duvet ou des petits poils. Un grand nombre de ces plantes est caractérisé par l'intensité de l'odeur.

On peut distinguer en Corse, où l'altitude passe du niveau de la mer à 2.710<sup>m</sup>, trois régions botaniques, qui sont somme toute des zones d'altitude : 1° la région des cultures, qui s'étend jusqu'à environ 900<sup>m</sup> et qui est couverte d'espèces

---

(4) Ceux de nos lecteurs que cette question de la faune corse intéressera particulièrement pourront consulter l'**Histoire du peuplement de la Corse**, écrite par les principaux savants du Muséum français, étude que nous eûmes l'honneur de publier dans le Bulletin de la Société des Sc. H. et N. de la Corse en 1926.

méditerranéennes ; on peut donc l'appeler zone méditerranéenne, avec le maquis qui est sa principale association végétale ; 2° la région montagneuse entre 900 et 1800<sup>m</sup> environ, depuis la limite supérieure des forêts de châtaigniers jusqu'à celle des arbustes ; la forêt en est la couverture la plus fréquente ; 3° la région alpine, à partir de 1.800<sup>m</sup> à peu près ; elle n'est pas continue, mais se présente comme une succession d'îlots disposés le long de la plus haute ligne des crêtes et séparés par des vallées profondes dans lesquelles la flore alpine disparaît.

Le *maquis* méditerranéen (mot aussi universellement accepté que celui de *macchia*) est une formation arbustive et toujours verdoyante, haute de 1<sup>m</sup> à 2<sup>m</sup>50, exceptionnellement de 3<sup>m</sup> à 4<sup>m</sup> si elle est favorisée par la nature du terrain. La majorité des espèces botaniques appartient au type des sclérophylles (plantes à feuilles dures) et des bruyères. Les plantes épineuses sont aussi très nombreuses ; leurs feuilles sont pointues ou pourvues d'épines ou en formes d'aiguille. Les plantes rampantes abondent aussi, portent parfois des épines et contribuent à rendre difficile la traversée du maquis. Presque toutes ces plantes se retrouvent dans la région méditerranéenne, comme le *Cistus monspeliensis*, l'*Erica arborea* (bruyère arborescente), l'*Arbutus unedo* (arbousier). Quelques-unes sont plus caractéristiques et moins répandues que les précédentes, telles que : *Pistacia lentiscus* (lentisque), *Phillyrea* (1), *Olea* (olivier sauvage), *Cistus salvifolius* (ciste), *Genista corsica* et *candicans* (genêt), *Anthyllis Hermanniae* (2). D'autres enfin sont secondaires ; ainsi les plantes rampantes, celles des régions rocheuses et enfin quelques types localisés et de diffusion plus ou moins limitée.

La végétation des zones rocheuses et celle des zones littorales ont des caractères particuliers et un mode d'association spécial.

Autour du maquis et suivant les conditions du relief, s'étend la zone des cultures, caractérisée par la présence des agaves, des figuiers, des pins et des cyprès. On peut la diviser en deux parties : jusqu'à 400<sup>m</sup> environ d'altitude prédomine la culture de l'olivier et au-delà jusque vers 900<sup>m</sup> celle du châtaignier. Dans la zone de l'olivier, dont la cul-

---

(1) Arbrisseau aux feuilles coriaces et persistantes qui peut atteindre 2 mètres et dont le bois très dur fait un excellent charbon.

(2) Famille des légumineuses papilionacées, comme le trèfle jaune.

ture donne à la bande extrême de la Corse une teinte couleur grisaille, quelque peu mélancolique, il y a aussi des bouquets de chêne-liège et, tout près des lieux habités, des vergers d'amandiers. La zone du châtaignier est presque entièrement couverte par les forêts de cet arbre vigoureux, au milieu desquelles se cachent de petits villages. Quand les arbres sont moins serrés, le terrain est couvert par une végétation herbeuse parsemée de cyclamens, d'anémones, de consoudes (marguerites) de fragons (petits houx). Si les châtaigniers s'arrêtent vers 900<sup>m</sup>, l'arbre peut isolément arriver jusqu'à l'altitude de 1.200<sup>m</sup>. Dans cette zone on trouve encore de petits bouquets de chênes verts (*quercus ilex*), qui existaient déjà au milieu du maquis et sporadiquement dans le domaine de l'olivier. Il y a dans les environs de Calvi un boqueteau de pins sauvages (*pinus pinaster*).

Dans la deuxième zone, dite montagneuse, on peut distinguer une première bande, comprise entre 900 et 1.200 mètres, avec les arbres à aiguilles, dont la partie inférieure abonde en *pinus pinaster*, que l'on a déjà rencontré au milieu des châtaigniers et dont la partie supérieure est occupée presque exclusivement par le *pinus laricio* ou pin de Corse (larix). Au premier de ces pins s'ajoute assez souvent un sous-bois parfois vigoureux d'*erica arborea* (bruyère arborescente), d'*arbutus unedo* (arbousier), de *cistus salvifolius* (à feuilles de sauge), de *juniperus oxycedrus* (genévrier) et d'*ilex aquifolium* ou de quelques plantes rampantes : *smilax* (salsepareille), *thymus* (thym), *lonicera* (chèvrefeuille), *rubus* (ronce), tandis que à leurs pieds s'étale un tapis de fleurs (arénaria, teesdale, cyclamen, myosotis, blechnon (fougère), crocus (safran). Le pin de Corse (larix) offre une association plus maigre, avec la bruyère arborescente en bas, le chêne et l'aulne *alnus cordata* plus haut.

La troisième et dernière zone, entre 12 et 1800<sup>m</sup> est caractérisée par les forêts de hêtres (*fagus*) avec des troncs de 5 mètres de tour à la base et hauts de 30 mètres parfois. Sur le sol des plantes nombreuses reproduisent l'association habituelle, même dans la région alpine, tandis que d'autres espèces sont communes au maquis méditerranéen. Le hêtre est accompagné de quelques arbres, moins répandus, comme le sapin (*abies pectinata*) le pin d'Europe (*larix europaea*), le betule (*betula verrucosa*), l'aulne (*alnus cordata*) l'*ilex* (aquifolium). Cette zone secondaire, qui indique la limite supérieure de la forêt, est bordée vers le haut (où elle se raréfie) par une rangée d'arbres nains, comme on le remarque dans les Alpes. Les espèces, qui ne dépassent pas 2 à 3 mè-

tres de hauteur et se bornent fréquemment à quelques décimètres, rampent souvent sur le sol ; ce sont : la *Juniperus nana* (genévrier nain), l'*alnus suaveolens*, le *berberis aetnensis* (épine-vinette), l'*astragalus sirinicus*. La végétation herbacée n'y affecte pas de caractères particuliers.

Au-delà de 1800<sup>m</sup> commence la zone alpine. La végétation est en relations avec les conditions locales de la morphologie et n'a ni la richesse ni la variété de la zone correspondante des Alpes. Elle est caractérisée par la pauvreté des espèces et de leurs représentants. On peut y distinguer des types différents, suivant que la plante pousse sur les rochers, dans les grottes, près des neiges, sur les sables, ou enfin sur les terrains spongieux (3).

(Traduction A. AMBROSI).

---

## Un grand musicien

# Jacques Tessarech

## (1862-1929)

---

Un dimanche de printemps de l'année 1814, Mlle Paola-Maria Petroni entra dans la petite église du village de Sarrola-Carcopinu, près d'Ajaccio, pour entendre la messe. En traversant le groupe des paroissiens, massés près de la porte selon la coutume corse, elle remarqua un jeune homme, étranger au village, qui la fixait avec insistance. La jeune fille en aurait pris quelque ombrage si l'insolent n'avait eu un regard plein de douceur et un visage avenant. En montant lentement vers le chœur, Paola-Maria s'efforçait d'oublier la vision rapide pour ne penser qu'à l'office qui allait commencer. C'était là chose bien difficile quand un bel inconnu était dans l'église et qu'il savait regarder avec tant d'admiration respectueuse ! Car la petite villageoise avait cru

---

(3) On pourra compléter ce rapide aperçu de la flore corse par la lecture des belles études que notre collaborateur, M. R. de Litar-dièrre, a publiées et que la **Revue de la Corse** a signalées au fur et à mesure de leur apparition.

deviner dans l'attitude de l'étranger autre chose qu'une simple curiosité. Elle en oublia sûrement maintes prières et quand, la messe terminée, elle s'approcha de la sortie, elle ne put s'empêcher de lever les yeux vers l'inconnu qui lui sourit.

Dans la journée, la famille Petroni reçut la visite d'un ami. Celui-ci était accompagné d'un jeune homme de fière allure en qui la jeune Paola-Maria reconnut avec émoi l'étranger qui l'avait troublée le matin. Le nouveau venu fut accueilli selon les rites charmants de l'hospitalité insulaire. Il remercia en un parfait dialecte corse, adressa à ses hôtes d'aimables compliments et raconta sa vie.

Bohémien, né à Prague et orphelin d'assez bonne heure, Jacques Tessarech, c'était son nom, s'était engagé dans l'armée de la coalition. Il avait été fait prisonnier par les troupes françaises le 2 décembre 1805 à la bataille d'Austerlitz et envoyé en captivité en Corse. Au bout de quelque temps, on lui avait offert, ainsi qu'à d'autres prisonniers, une libération anticipée sous condition de se faire naturaliser Français. Son désir de revoir ses trois frères et sa sœur qu'il avait laissés en Bohême, l'avait fait refuser. Cependant, les lettres qu'il écrivait aux siens restant toutes sans réponse, il en avait conclu que sa famille avait entièrement disparu dans la guerre des trois empereurs. Libéré de toute attache profonde avec sa patrie, grand admirateur de Napoléon, parlant le Corse avec aisance, bien accueilli partout en raison de ses manières affables, il avait pu parcourir l'île grâce à la liberté que lui conférait son grade de sous-officier et était devenu Corse de cœur. Séduit par le charme de la terre merveilleuse sur laquelle il était exilé, il ne désirait plus en partir... Et son récit se termina, à la surprise générale, par la brusque demande en mariage de Paola-Maria Petroni qui rougit de plaisir.

La sympathie qu'il inspirait naturellement eut raison de la méfiance séculaire des Corses devant l'étranger. Mais était-il véritablement étranger ce chantre enthousiaste de la Corse qui connaissait l'île mieux que personne et criait si sincèrement « Vive l'Empereur ! » ? Les fiançailles eurent lieu le jour même.

Aussi, quand la fin de la guerre libéra les prisonniers autrichiens, Jacques Tessarech, marié à une Corse et naturalisé Français de son plein gré, était installé à Ajaccio où il avait un commerce de denrées.

Le ménage eut quatre enfants, trois garçons et une fille. Le fils aîné fut emporté à l'âge de 24 ans par un accès de

fièvre jaune, à la Guadeloupe, dès son premier voyage de capitaine au long cours. Le second devint ébéniste et le troisième tailleur. Tous deux s'établirent à Ajaccio et s'y marièrent, et comme leur sœur y était mariée également, les trois ménages demeurèrent très unis.

A cette époque où son entrée dans la famille française lui apportait enfin l'apaisement, la Corse, terre enchantée et éternellement convoitée, longtemps privée de joies artistiques par une lutte séculaire contre l'envahisseur, apprenait à sourire. La musique, qui lui avait permis de bercer sa douleur ou de l'exaspérer jusqu'à la vengeance, traquait avec allégresse des sentiments moins farouches. Les Corses étaient sensibles à ce renouveau et les trois Tessarech, leur boutique close, suivaient ensemble les représentations d'opéras que d'excellentes troupes italiennes donnaient au théâtre St-Gabriel. Ils se plaisaient, les jours suivants, à fredonner les airs qu'ils avaient entendus, en s'accompagnant à la guitare.

C'est dans cette atmosphère de travail assidu et de joies simples que les deux frères élevèrent leurs enfants. Le tailleur en eut plusieurs dont un fils qui fut un excellent guitariste. L'ébéniste eut cinq enfants, une fille et quatre garçons. Tous les cinq partageaient les goûts artistiques de leur père et leur plus grande joie était de se joindre à lui, à leur oncle et à leur tante, à l'occasion d'un joyeux événement pour chanter des hymnes à la Vierge, des chœurs d'opéras et des chansons populaires qui charmaient leur voisinage.

Jacques, le troisième fils, était le plus enthousiaste. Profondément sensible à toutes les formes de la beauté, il passait de longues heures devant les belles toiles qui ornent le musée d'Ajaccio et se perdait en de longues et délicieuses rêveries en contemplant les merveilles naturelles de l'île parfumée. Mais la musique l'attirait par-dessus tout. Le jour de sa Première Communion, à la fin de la cérémonie qu'il suivit avec une foi ardente qui ne l'abandonna jamais, il se retira dans sa chambre et s'efforça de reproduire sur la guitare paternelle les chants liturgiques qui venaient de l'émouvoir. Son père, surpris de son attention passionnée et de ses dons étonnants, comprit que la guitare l'intéressait outre mesure. Il entrevit là un détournement possible à des études sérieuses et cacha l'instrument pour supprimer la tentation. La précaution du bon père fut vaine. Privé de sa distraction la plus chère, le petit Jacques ressentit une inclination plus vive. Il rechercha les occasions d'aller chez

les parents ou les amis qui possédaient une guitare. Retrouvant en cachette son instrument favori, il se familiarisa rapidement avec le manche et le doigté. Puis il devint l'élève d'un guitariste nommé Cuttoli, réputé comme le meilleur de la ville. Sa mémoire et ses dispositions surprenantes lui permirent bientôt d'exécuter tous les morceaux que lui jouait son maître. Mais ce dernier refusa de lui enseigner la musique, sous prétexte que ses dons exceptionnels le dispensaient de toute étude théorique. Le jeune Tessarech se résigna à étudier tout seul, s'évertuant à reconstituer les gammes et les accords qu'on ne voulait pas lui apprendre.

Ces recherches passionnées ne l'empêchèrent pas de faire de bonnes études chez les frères de l'école chrétienne, puis au collège Fesch. La netteté de son esprit l'entraînait vers les sciences et il fut, une fois, seul à réussir un problème difficile que l'on avait posé en même temps à tous les élèves de France. Mais une émotivité dont il souffrit durant toute sa vie paralysait souvent ses facultés dans les épreuves orales. Quelques années passèrent entre l'amour de l'art et des mathématiques, double prédilection que l'on retrouve chez les grands esprits et qui explique l'élévation de la pensée tessarechienne et la logique de ses moyens d'expression.

Ses études terminées, Jacques Tessarech, fut attiré par la carrière d'ingénieur et il entra aux Ponts et Chaussées à Ajaccio en 1879. Ce fut une des belles périodes de sa vie. Il put consacrer librement ses loisirs à l'étude de la musique et de la guitare. Il fit de tels progrès que l'année suivante, en 1880, au lendemain d'une représentation de « *Lucie de Lamermoor* », il forma le projet d'adapter à la guitare et d'exécuter le sextuor qu'il venait d'entendre, passage complexe et difficile à rendre sur un instrument qui n'utilise que quatre doigts. Il s'attela avec l'admirable confiance de la jeunesse à cette tâche chimérique. Sa réussite qui étonna tous les guitaristes, le combla de joie et lui fit entrevoir les possibilités immenses de la guitare. Sa renommée de guitariste exceptionnel grandissait avec sa réputation de fonctionnaire irrégulier. Ses connaissances scientifiques et la vivacité de son esprit lui permettaient de faire de remarquables études, mais son goût de la liberté et surtout les nuits qu'il passait à faire chanter sa guitare sous le beau ciel de Corse retardaient fréquemment son arrivée au bureau.

Au bout de deux années, en 1882, il fut libéré du cauchemar de la ponctualité par sa nomination aux travaux du chemin de fer de Bastia à Ajaccio. Appelé par ses fonctions à parcourir la montagne et les villages, il se mêla à la vie

des paysans, pénétrant l'âme émouvante de la Corse, écoutant les mélopées traînantes, les « lamenti » plaintifs, les « voceri » tragiques. Il fut séduit par le charme sauvage de ces chansons séculaires et sut reproduire sur sa guitare l'admirable simplicité des procédés musicaux par lesquels les premiers hommes exprimaient le trouble de leur âme.

L'étude qu'il fit ensuite de la musique écrite pour guitare lui révéla une grande pauvreté. Il en nota l'harmonisation réduite, la polyphonie absente et précisa peu à peu ses projets d'une technique nouvelle plus riche d'accents et de moyens. Ces recherches occupèrent de plus en plus son esprit, mais le peu de crédit que de nombreux amis accordaient à ses conceptions et la jalousie qu'il sentait croître autour de lui à chacun de ses progrès commencèrent à gâter ses joies. Ces premiers froissements augmentèrent son émotivité naturelle. Devant un auditoire qu'il savait sinon hostile du moins sceptique, il se troublait au point de s'interrompre au milieu d'un morceau et de ne pouvoir poursuivre l'audition. Mais quelle transformation lorsqu'il se sentait entouré de musiciens véritables ! Une technique qui ne participait ni de la routine ni d'aucune école connue, une technique conçue par son âme ardente et ordonnée par son cerveau précis lui permettait d'étonner, de séduire et, mieux, d'émouvoir ses auditeurs. C'est ainsi qu'il eut l'honneur de plaire au prince de Galles, le futur Edouard VII, qui vint à Ajaccio avec une escadre anglaise.

Vers 1888, le maître Henri Büsser, alors à l'école de Rome, vint en Corse voir sa fiancée dont le père habitait Ajaccio. Il eut l'occasion d'entendre Tessarech et comprit son génie. Il l'encouragea à se faire connaître et à partir pour Paris. Tessarech suivit un conseil si autorisé et il abandonna une carrière qu'il aimait mais qui contrariait trop, à son gré, ses recherches musicales.

Sa démission acceptée, Jacques Tessarech arriva à Paris avec sa guitare pour toute fortune. Désorienté, trop modeste pour vanter son art, dont il ignorait lui-même la valeur, il dut, pour assurer sa subsistance, accepter un emploi chez un huissier, puis à la Préfecture de la Seine. Il lui arrivait, le soir, de jouer dans les cabarets Montmartrois où il était compris et acclamé par les artistes, mais, hélas ! peu rétribué. En attendant des jours meilleurs, il poursuivait ses études musicales, déchiffrant tous les grands classiques, Haendel, Haydn, Beethoven, qui furent ses véritables maîtres, admirant la nature de l'inspiration et la qualité de la composition, découvrant les lois de l'harmonie par l'analyse

des accords. L'adaptation de morceaux difficiles, que les guitaristes n'avaient jamais osé aborder, le forcèrent à chercher des moyens d'exécution entièrement nouveaux. Son esprit naturellement précis et sa formation scientifique lui permirent de formuler certaines lois de généralisation et d'enchaînement des formes d'accords qui constituèrent la base de sa technique. Il put ainsi réaliser et exécuter sur sa frêle guitare, de manière rigoureusement fidèle, les trois grandes ouvertures de Rossini : *Le Barbier de Séville*, *Guillaume Tell*, *Sériramis*. Ceux qui ne l'ont pas entendu ne peuvent le croire, mais il y a, en France, de nombreux témoins qui pourront dire la perfection d'exécution de ces morceaux aux difficultés accrues par la rapidité du rythme. Ces adaptations seront publiées, plus tard, mais nul ne pourra les exécuter sans adopter la technique tessarechienne.

Tessarech, qui menait une vie de privations, fut obligé d'interrompre son effort et, en 1890, il retourna se reposer à Ajaccio. L'année suivante, appelé à jouer devant la colonie étrangère, il fit la conquête d'une belle américaine qu'il épousa bientôt. La jeune femme, désireuse de ne présenter son mari à sa famille qu'après avoir expliqué de vive voix ce mariage brusqué, partit la première pour l'Amérique. Peu de temps après, Tessarech s'embarqua à son tour, dans une classe modeste. Le premier soir de la traversée, notre jeune musicien monta sur le pont avec sa guitare. Le commandant du bord, qui passait à ce moment, prêta l'oreille à ses premières notes. Bientôt, de l'enchevêtrement des accords un chant se détacha, pur et indépendant. Il dessina une arabesque légère tandis que des basses exécutaient un petit contrepoint. Puis les deux parties se fondirent et des basses nouvelles, des basses vibrantes de violoncelle reprirent avec l'émotion de la voix humaine le motif du début dont un accompagnement en triolets soulignait les surprenantes modulations. Et sur des accords formés d'immatériels sons harmoniques, la guitare se tut. Le commandant, subjugué, s'approcha pour féliciter l'étonnant artiste et apprit avec supéfaction qu'il venait d'entendre une improvisation. Enthousiasmé, il entraîna notre guitariste au salon des premières. Jacques Tessarech, jeune, élancé, portant avec élégance une barbe soyeuse selon la mode du jour, empressé auprès des dames avec une galanterie de poète, récitant de beaux vers avec charme et surtout jouant de sa merveilleux guitare, conquist tous les passagers de première et fut l'hôte du commandant durant toute la traversée.

Son séjour en Amérique, à St-Louis, fut moins heureux. Accueilli froidement par sa nouvelle famille qui regrettait son instable situation d'artiste, il chercha à utiliser ses capacités scientifiques. Reçu brillamment à un examen d'ingénieur, il dut attendre de connaître parfaitement la langue anglaise pour obtenir le poste qu'il désirait. Vous devez vous douter qu'entre temps il n'abandonnait pas sa guitare. Quelques succès étourdissants et surtout son dédain de techniques simplistes et jusqu'alors vénérées, indisposèrent les guitaristes de la ville qui faillirent lui faire un mauvais parti. Ces déceptions, l'inclémence du climat et l'hostilité de sa belle-famille lui firent reprendre seul le chemin de la France. Quelque temps après, sa femme, conseillée par les siens, obtenait le divorce.

De retour à Ajaccio, en 1893, Jacques Tessarech y prit quelque repos puis repartit pour Paris. Il recommença son existence incertaine, étonnant et émouvant les musiciens et ayant peu d'élèves. Les auditions publiques l'effrayaient d'autant plus qu'il se sentait incompris. Ses auditeurs occasionnels, habitués à entendre par ailleurs des danses fortement rythmées ou de l'acrobatie mélodique, étaient surpris par une guitare nouvelle qui paraissait animée par deux mains dont l'une semblait parfois posée sur un autre instrument. Ils étaient déroutés par les changements de timbre, la richesse des accords, la polyphonie, la polyrythmie, le chant émouvant des basses rappelant la voix humaine. Un artiste moins profond et moins sincère que Tessarech aurait abandonné une voie périlleuse dans laquelle il s'isolait de plus en plus. Mais il avait foi dans l'art nouveau qu'il créait.

Au bout de deux années d'étude et de privations, Tessarech, presque sans ressources, résolut de tenter en Angleterre une suprême expérience. Connaissant imparfaitement la langue anglaise, sans argent, sans recommandations, il partit avec sa guitare. A Londres, où il s'était réfugié dans un misérable hôtel, il eût la bonne fortune de connaître un Corse qui dirigeait l'hôtel le plus aristocratique de la capitale et lui proposa de donner une audition devant des Lords. Son hôte l'emmena à son hôtel et, en dépit d'une réponse affirmative, l'obligea à se restaurer. Tessarech, qui était à jeûn depuis deux jours, dévora avec élégance. L'euphonie résultant d'une heureuse digestion et la griserie légère due au champagne dissipèrent son appréhension coutumière. Il devait jouer deux ou trois morceaux avant un concert intime donné par l'orchestre du prince de Galles. Au petit jour, Tessarech jouait encore devant les Lords enthousiastes qui

avaient renvoyé les autres musiciens sans les entendre. Il partit avec un beau cachet et une invitation dans un château. Il y alla, renouvela son succès triomphal, fut l'hôte d'autres Lords et gagna 3.000 fr. dans les dix premiers jours de sa tournée. Puis, les invitations épuisées, il retourna à Paris en promettant de revenir bientôt à Londres.

Il fit éditer cette année-là, en 1895, par la maison Lemoine, un recueil intitulé *Quatre Mélopées corse*s qui résume, en quelque sorte, les adaptations qu'il avait faites en Corse treize ans plus tôt.

Après un court repos à Ajaccio, il retourna à Paris et, réclamé par Londres, il ne put trouver l'argent nécessaire à son voyage. Il perdit ainsi, bien malgré lui, une nouvelle occasion de révéler sa technique et d'augmenter ses ressources. Il continua à Paris la lutte contre la routine, donnant quelques leçons, vivant pauvrement, mais travaillant avec passion au développement de moyens nouveaux et à l'enrichissement de son art.

En 1901, la fortune sembla lui sourire. Il avait comme élève un ingénieur russe qui avait inventé un système de tire-fond. Ce Russe ayant appris que Tessarech était ingénieur lui-même et connaissait l'Amérique, lui proposa d'y retourner pour placer le tire-fond. Peu de temps après, Tessarech partit avec un contrat avantageux. Il fut, en Amérique, un étrange homme d'affaires, commençant ses visites à la clientèle par un brillant exposé technique et les terminant, le plus souvent, par une audition de guitare. Jugez de l'étonnement des « bussinessmen » devant un pareil représentant ! Tessarech, on peut s'en douter, fit de médiocres affaires et l'année suivante, de retour à Paris, il se vit payé de ses efforts par un procès que le Russe gagna.

Il reprit avec courage sa vie incertaine, soutenu par les joies que lui donnait son art et la foi qu'il avait mise en lui. L'année suivante, en 1902, un jeune homme vint lui demander des leçons d'harmonie. Tessarech accepta par nécessité, bien qu'il n'ait jamais ouvert un traité d'harmonie. Pour remplir son engagement, il acheta un livre, afin de se documenter avant chaque leçon. Le traité ne lui fut vite d'aucun secours. Cet homme étonnant, doué du génie de la musique, s'aperçut qu'il avait découvert tout seul les lois de l'harmonie en étudiant les œuvres des maîtres.

Mais ces dons exceptionnels ne le préservèrent jamais des vicissitudes de la vie. Il connut à cette époque, nous sommes en 1902, une période particulièrement tourmentée. Quelques bons cachets lui permettaient de louer de beaux

appartements, dignes des élèves fortunés qu'il recevait. Puis ces élèves, vite rebutés par les difficultés des études de guitare, cessaient leurs leçons et leur pauvre maître, privé brusquement de ressources, ne pouvait toujours payer son terme et était contraint à des déménagements fréquents. Cette vie traversée sans cesse de graves soucis matériels lui était d'autant plus pénible qu'il commençait à ressentir les effets de ses longues périodes de privations. Il n'en cessa pas pour cela de poursuivre ses recherches avec fièvre. Sa technique s'enrichit chaque jour et il ébaucha, à ce moment, plusieurs compositions.

En 1905, Jacques Tessarech épousa la femme admirable qui lui fut d'un si grand secours jusqu'à sa mort. Il s'installa à Clamart où il tomba gravement malade. Cette maladie, qui dura deux ans, et l'éloignement de Paris, lui firent perdre les élèves qui lui restaient.

En 1907, mal remis, il revint cependant à Paris et s'installa dans cet appartement de la rue Littré où il devait composer ses plus belles œuvres. Il mena, durant de longues années, une vie soucieuse, remplie par un labeur acharné.

La guerre bouleversa ce grand cœur qui ignorait la haine. En août 1914, il alla reprendre des forces dans sa Corse natale. En dépit d'une santé ébranlée, il s'ingénia à soulager de son mieux les souffrances de nos soldats. Puis, en 1916, il revint à Paris où il vécut dans le même souci d'aide aux blessés. Il écrivait d'admirables lettres où sa bonhomie souriante dissimulait la philosophie la plus consolante et la plus haute. Un jour qu'il avait promis une audition aux blessés de son ami le docteur Contard, il partit sous la neige pour l'hôpital auxiliaire du Raincy. Il revint le soir, exténué, miné par une bronchite grave dont son organisme affaibli ne se remit jamais.

En 1918, il retourna en Corse pour tenter de guérir un asthme douloureux. La guerre compliquait les voyages et la malignité publique s'ingénia à multiplier ses souffrances. Il se vit reprocher sa pauvreté et jusqu'à ses maux et dut changer sept fois de logement en deux années. Au milieu de ces tourments, n'ayant comme soutien que de rares affections, il trouva la force de composer, et de perfectionner sa technique. Sa guitare et sa haute inspiration lui permettaient de s'isoler et lui apportaient d'immenses consolations.

En 1920, Tessarech revint à Paris, poursuivit son effort musical et, en 1923, fit paraître un recueil de compositions qu'il intitula avec bonheur « Evolution de la guitare », mais

dès sa parution, Tessarech sentit grandir autour de lui l'hostilité dont il avait déjà souffert.

La vie de Jacques Tessarech continua à n'être qu'une suite de découvertes, de joies artistiques et de déceptions. Il eut l'occasion, en 1925, d'être présenté au maître Ch. M. Widor. Celui-ci mettait au point, à cette époque, son remarquable traité : « *La technique de l'orchestre moderne, faisant suite au traité d'instrumentation et d'orchestration de H. Berlioz* ». Il lui avait paru nécessaire de compléter l'ouvrage de Berlioz, car il avait constaté, comme il le dit dans sa préface, que « depuis une cinquantaine d'années le mécanisme de la plupart des instruments a fait de notables progrès et qu'en même temps la palette orchestrale s'est enrichie de sonorités insoupçonnées jadis ». En écoutant Tessarech, il entendit une guitare entièrement nouvelle et il fut si émerveillé de l'énorme supériorité de sa technique qu'il eut l'idée, pour la première fois, de consacrer à la guitare quelques pages de son ouvrage. Ainsi, grâce à Tessarech, la guitare a pris place officielle à côté des instruments classiques de l'orchestre.

Ce fut là un précieux réconfort pour le pauvre novateur, mais la mesquinerie de certaines critiques, l'incertitude du lendemain et mille maux physiques l'accablèrent à nouveau. Il eut cependant l'énergie de mettre au point certaines conceptions musicales, de faire de nouvelles adaptations d'œuvres classiques et de nouvelles compositions, si bien qu'il eut, en 1927, la matière d'un nouvel ouvrage qu'il intitula « *La guitare polyphonique* ».

Usé par ce nouvel effort, Tessarech songea au repos. Cloîtré à Paris depuis sept années dans un appartement d'où le ciel s'apercevait à peine, il eut soif de nature et de lumière. Il se plut à imaginer une vie idyllique dans sa ville natale dont il voulait oublier l'hostilité. Il entrevit la possibilité d'y finir ses jours avec quiétude et loua de Paris un appartement à Ajaccio. Mais les lenteurs de l'impression de son dernier ouvrage le retinrent à Paris et il dut donner congé de son appartement de Corse qu'il n'avait pu habiter.

En juillet 1928, il put passer un mois à Villenoy, près de Meaux. Ce séjour à la campagne le ranima et il en eut tiré un excellent profit s'il n'avait dû revenir en hâte rue Littré pour corriger enfin les épreuves de « *La guitare polyphonique* ».

Ce travail le fatigua énormément et la nostalgie irrésistible du soleil le reprit. Il céda aux sollicitations d'amis

Niçois qui lui conseillaient de venir exercer son art sous un ciel plus clément.

Le 4 décembre 1928, Jacques Tessarech quitta Paris, incertain de la réussite de ce qu'il appelait sa « fugue », mais heureux de quitter la grisaille parisienne où il laissait peu de bons souvenirs.

Le climat de la Côte d'Azur lui fut contraire. Alité dès son arrivée, il se leva, le mois suivant, pour donner une audition très réussie, puis il retomba malade. Ses forces l'abandonnaient et il cessa bientôt de lutter contre le mal, comme s'il avait senti que son rôle de créateur était terminé.

Jacques Tessarech s'éteignit à Nice, sans souffrance, le 29 Mars 1929.

Fr. AGOSTINI.

---

## La question de nos Tarifs maritimes

---

Les lecteurs de cette Revue se rappellent les lignes que nous consacrons dans le dernier numéro à la question de nos services maritimes. Elles se résumaient dans la conclusion suivante : Les tarifs des chemins de fer étant portés actuellement au coefficient 4, à quelques centimes près, il est de toute justice que nos tarifs maritimes d'avant-guerre soient affectés du même coefficient.

Un rapport présenté ensuite par une Commission, nommée spécialement par la Chambre de Commerce de Bastia, développa le thème ci-dessus. Ce rapport fit le tour de la presse, et, mis en brochure, fut adressé aux personnalités intéressées.

A ce moment, justement, se réunissait au Sénat la commission de la marine marchande. M. le sénateur Sari, qui en fait partie, soutint les conclusions du rapport de la dite Chambre de Commerce, et parvint à faire reconnaître à ses collègues qu'une nouvelle étude de la question de nos tarifs maritimes s'imposait.

Peu de temps après, le Conseil général de la Corse adoptait dans leur intégralité ces mêmes conclusions.

En attendant la révision demandée, les bateaux de la Compagnie Fraissinet commencèrent le nouveau service, tel qu'il avait été arrêté avant les protestations qu'il avait soulevées de toutes parts.

L'unité de luxe « L'Ile-de-Beauté », dès qu'elle fut en état de naviguer, entra en service, et cette entrée fut fêtée par une croisière commençant à Marseille et finissant à Marseille, en passant par Nice, la Balagne, Ajaccio, Bonifacio, Portu-Vecchiu, Bastia et retour à Marseille. C'est d'ailleurs l'horaire qu'a continué à suivre toutes les semaines « L'Ile-de-Beauté » en service régulier.

Le premier voyage de ce paquebot de luxe devait entraîner fatalement de nouvelles protestations. Elles se produisirent, et l'on peut dire, se concentrèrent à Bastia, chef-lieu maritime du départe-

ment. Se faisant les interprètes des sentiments de la Chambre de Commerce, du Conseil municipal, du Syndicat d'Initiative, et, peut-on ajouter, de la population tout entière, au lieu de répondre à l'invitation de M. Fraissinet les priant de se réunir à bord pour célébrer avec les autres invités l'inauguration de « L'Ile-de-Beauté », ils s'abstiennent.

Cette manière énergique de protester fut applaudie par tout le monde, sauf par quelques intéressés dont l'opinion ne compte pas.

Elle servira en haut lieu, il faut l'espérer, au moment où la discussion de la question de nos tarifs maritimes reprendra son train, à dessiller les yeux de ceux qui pourraient prétendre encore que l'organisation de nos services maritimes corses, telle qu'elle existe aujourd'hui, a concilié les intérêts de notre pays avec ceux de l'Etat.

Faisons ici quelques observations. On a traduit en langage kilométrique les tarifs de passage que la Corse payait avant la guerre, soit uniformément pour tous les ports : pour la 1<sup>re</sup> classe 30 francs avec nourriture ; pour la 2<sup>e</sup> classe 20 francs avec nourriture ; pour la 3<sup>e</sup> classe, 11 francs sans nourriture.

Or le principe du tarif kilométrique absolu en Corse, n'a jamais été admis que pour la Balagne qui seule en profite. Le premier stade de la révision consistera donc à étendre ce régime aux autres régions et surtout à celles qui transportent le plus grand nombre de passagers et la plus grande quantité de marchandises, et auxquelles le comité consultatif lui-même semble porter un intérêt majeur.

Vendra ensuite la satisfaction à donner au tourisme. Certes, c'est là un terrain à cultiver, mais à condition que l'on se fasse du tourisme en Corse une juste conception.

La masse des touristes se compose beaucoup plus de voyageurs à bourse moyenne, que de gens cossus. L'erreur du P.-L.-M. et de la Compagnie Fraissinet consiste, à notre sens, à faire fonds presque uniquement sur ces derniers voyageurs. Cette erreur a entraîné la création d'un paquebot de luxe qui serait infailliblement une grosse charge supplémentaire dans notre réseau maritime de la Corse, s'il n'était pas l'objet d'un compte à part dont le déficit ne serait pas supporté par les usagers ordinaires.

Nous ne croyons pas d'ailleurs que la nouvelle mode du tourisme nautique réussisse dans notre île. N'est-ce pas un illogisme, le fait de chercher les brèves traversées pour les touristes, puis, une fois qu'ils ont pris pied à terre, de vouloir continuer à les promener en mer pendant trois jours, ne leur laissant voir de la Corse et de loin que les contours de ses côtes, au lieu des beautés principales qui sont à l'intérieur.

Que d'étrangers se prennent à regretter le temps où, pour visiter la Corse, on allait au ralenti. C'était bien mieux alors pour la Corse elle-même, car l'argent qui y était dépensé restait dans le pays. Aujourd'hui, les transporteurs à grande vitesse encaissent presque seuls et emportent presque tout l'argent chez eux.

Répétons-le, une révision complète de nos services maritimes s'impose. Elle doit porter sur nos tarifs, en tenant un compte raisonnable des lignes à rendement certain. Elle doit porter sur les horaires, de façon qu'il parvienne chaque jour un courrier du continent dans chacune de nos villes. Elle doit enfin être faite sur les bases proposées par la Chambre de Commerce de Bastia, par le

Conseil général et, l'on peut dire, par tous les groupements corses n'ayant en vue que l'intérêt général du pays.

C'est là une des grandes questions sur lesquelles tous nos représentants, sans acception de parti, doivent se trouver unis.

F. T.

---

## BIBLIOGRAPHIE

---

**Salvatore Viale et la littérature corse.** — Tel est le titre d'une bonne thèse de doctorat ès-lettres, soutenue avec grand succès devant la faculté des Lettres de Besançon par un étranger, Jacques Cavallucci, professeur au R. Istituto Tecnico Superiore de Foggia (1). Il était naturel qu'un Italien se passionnât pour un tel sujet. Par son éducation, par sa formation littéraire, par ses sympathies, par ses œuvres, S. Viale était avant tout un Italianisant. Quoique fonctionnaire français, il n'aimait guère la France ; il détestait Napoléon I<sup>er</sup>, dont il ne comprit pas l'œuvre immense ; décoré de la croix de Légion d'honneur, il ne la portait pas ; il méprisait ses collègues continentaux de la Cour d'Appel de Bastia, qu'il essaya de ridiculiser. C'est à l'Italie qu'allaient toutes ses pensées ; à elle qu'il demandait « le principe historique et moral du relèvement de la « Corse » ; chez elle qu'il passait les meilleurs moments de sa vie, et qu'il vécut ses derniers jours, puisqu'il revint de Florence pour mourir à Bastia en novembre 1861, à l'âge de soixante-quinze ans.

On comprend par là l'intérêt que M. Cavallucci porte à un sujet qui lui permet à différentes reprises de dissenter sur l'Italianisme de la Corse, c'est-à-dire sur une thèse chère aux écrivains et historiens de la péninsule. Il a donc donné de l'homme et du littérateur un portrait d'ensemble qui laisse peu de particularités à glaner. Analysant successivement les œuvres de S. Viale, il montre qu'aucun des prosateurs et poètes corses, qui ont écrit en langue italienne, ne saurait lui être égalé. Tour à tour historien dans **Il voto di P. Cirneo**, pamphlétaire dans le **Rimedio o sia una mascherata nel Carnevale**, qu'il écrivit en 1811 et publia en 1845 (2), satirique dans ce chef-d'œuvre d'observation et de psychologie qu'est la **Dionomachia** (une guerre pour un âne) le meilleur poème italien du genre, dit-on, avec la **Secchia rapita** de Tassoni, lyrique dans quelques passages de cette même œuvre et particulièrement dans cette sérénade de Scappinu : « O miroir des jeunes filles de la piève » qui restera la plus populaire de ses poésies, parcequ'écrite en dialecte corse, S. Viale eut un talent varié qui se déploya dans tous les genres également. Classique invétéré, traditionaliste farouche, patriote exalté, il était en outre un honnête homme.

---

(1) Le rapporteur de la thèse était M. Louis Villat.

(2) M. J. Carabin en a fait le compte rendu dans le n° 47 de la **Revue de la Corse**.

Lamartine, qui l'estimait, lui conseillait en vain de devenir « le représentant d'une poésie indigène et originale comme le sol, le caractère, l'héroïsme de la Corse ». Il préféra demeurer un Italien de Corse, Philippe Caraffa, en prononçant son éloge funèbre, l'en félicitait et disait avec raison : « Il était l'apôtre de l'italianisme ».

En résumé, la thèse de M. Cavallucci est une étude aussi savante que complète d'une œuvre très variée, mais dont la partie la plus importante restera l'immortelle *Dionomachie*. Elle aura dans la péninsule italienne le succès qu'elle mérite ; mais elle plaira moins à la majorité des Corses et des Français, amis de la Corse, par les tendances dont la dernière phrase de M. Cavallucci donnera bien le caractère : « Le plus italianisant des Corses fut vraiment le plus Corse ! » Cela revient à dire : quiconque n'italianise pas n'est pas Corse (3).

**Un projet de recrutement en Corse.** — M. Ersilio Michel, d'après les Archives d'Etat de Florence, a publié sur ce sujet un article (1) très documenté, comme toujours. En 1790, sous l'influence des nouvelles révolutionnaires qui parvenaient de France et des réformes que le grand-duc Léopold avait appliquées, des incidents s'étaient produits à Livourne. Le Conseil de Régence, dans la crainte d'une recrudescence d'agitation, avait décidé de recruter des milices de volontaires et d'accroître la garnison de Florence. Il reçut alors d'un Corse, retiré en Toscane, à la suite de démêlés qu'il avait eus dans sa patrie, Pierre Sisco, avocat de profession, l'offre d'un enrôlement de 400 de ses compatriotes. Le gouvernement accueillit d'abord favorablement ses propositions. Il promit de payer les Corses autant que les autres soldats, de laisser à leur corps une sorte d'autonomie et de leur donner un uniforme spécial. Sisco demandait en outre à servir lui-même comme officier principal et à réserver quelques places de capitaine à ses amis.

Une enquête fut cependant ordonnée. Elle révéla qu'il était honnête homme, de bonne conduite et de fortune modeste ; qu'il comptait utiliser le concours de deux de ses compatriotes, Petrigiani et Graziani, qui avaient été officiers de troupes corses à Gibraltar et s'étaient chargés de recruter 60 à 80 des hommes autrefois sous leurs ordres. Or au même moment, Gênes enrôlait beaucoup de volontaires auxquels elle offrait 100 à 120 lire par tête. Ceux qu'elle refusait, c'est-à-dire les plus mauvais éléments, refluait en Toscane et risquaient de passer au service du grand-duc. De son côté la France proposait aux recrues 30 à 36 livres tournois, et enfin l'Angleterre et l'Espagne, qui semblaient se préparer à la guerre, recherchaient aussi des militaires. Dans ces conditions, Sisco exigeait 40 lire par homme et un engagement de six ans, « car, disait-il, les qualités et les mérites des Corses, leur loyauté et leur courage sont bien connus de toute l'Europe ». Il s'engageait d'ailleurs à ne recruter que des individus

(3) Parmi les principales œuvres de S. Viale, nous signalerons ici, outre la *Dionomachie* ; le **Saggio di versi italiani e canti popolari corsi**, paru en 1843, des nouvelles corses, comme **Orsino da Fozzano**, dédié à Lamartine, les **Canti popolari corsi** de 1855 et une **Etude critique sur les coutumes corses**, de 1860.

(1) Offerte di milizi corse al governo toscano, 1790 dans l'Archivio storico di Corsica, 1930.

sans tare et il terminait en posant ces nouvelles conditions : les soldats toucheraient une solde quotidienne de sept sous ; ils formeraient une unité séparée ; ils auraient des officiers corses dans la proportion de deux sur trois, et il serait leur chef. La légion corse serait composée de cinq compagnies de 100 hommes, avec Sisco comme major et trois officiers par compagnie, dont deux Corses nommés par lui. Une compagnie de grenadiers et une de chasseurs complèteraient l'effectif. Sur leur drapeau devrait figurer figurer la tête de More. Le costume serait bleu avec parements noirs et accessoires blancs ; des culottes également blanches et une pélerine bleue, blanche et noire complèteraient l'uniforme.

De telles propositions parurent excessives au Conseil de Régence. Il fit des réserves sur les qualités militaires des Corses et sur la dépense que leur enrôlement entraînerait. Le Secrétaire aux Affaires étrangères ajouta que les insulaires déjà en service dans le Royal-toscan ou dans les gardes royales faisaient preuve d'insubordination et refusaient d'obéir aux officiers étrangers, qu'il était opposé à la formation d'un corps de 4 à 500 Corses et que d'ailleurs la dépense atteindrait 47.543 lire pour la levée et 41.352 pour l'entretien. Aussi le projet n'eut-il aucune suite. Le gouvernement toscan consentit bien à utiliser les services individuels des Corses mais non à les constituer en unité séparée.

Un projet du même genre soumis par le jeune Jérôme Massoni, un « ragazzo », eut le même sort. Le colonel du Royal-toscan qui le transmit déclara « qu'il n'avait pas bonne opinion des soldats insulaires de son régiment, car ils étaient indisciplinés. » Il en donna des exemples tels que celui-ci : « le soldat Bertini a été condamné à recevoir trente coups de bâton pour avoir fumé, étant de garde au môle et avoir asséné un coup terrible de son épée à une sentinelle qui avait jeté sa pipe à terre ».

Quelques mois après, Sisco revint à la charge, réduisit ses prétentions et s'offrit à lever une seule compagnie de chasseurs corses. Mais soupçonné d'intelligence avec un sieur Mariotti qui cherchait, disait-on, à lever un millier de ses compatriotes pour le compte de Gênes, il fut, malgré ses dénégations, éconduit de nouveau.

Ainsi échouèrent les tentatives d'enrôlement des Corses « français » en Toscane. On était d'ailleurs à la veille des événements qui allaient provoquer un conflit général et donner aux insulaires l'occasion magnifique de satisfaire leur goût du métier militaire, de s'adonner à leur industrie quasi-nationale de la guerre, et d'y trouver la gloire, qui leur est chère, avec la fortune dont la nature les a frustrés dans leur patrie.

**Les manuscrits sur la Corse de la Bibliothèque vaticane.** — Dans le premier numéro de 1930, l'Archivio storico di Corsica (2) a donné,

---

(2) Nos lecteurs doivent savoir que l'Archivio storico di Corsica, fondé en 1924, est une importante publication trimestrielle, dirigée par le savant professeur Gioacchino Volpe, et d'une réelle valeur scientifique. Elle se consacre exclusivement à l'histoire de notre île, mais avec une tendance irrédentiste qui, si l'on y faisait attention, soulèverait les plus vives polémiques. Il faut le regretter. La Corse n'est ni italienne, comme l'écrivent à tout propos les collaborateurs de cette Revue, ni française. Elle est Corse, un point, c'est tout.

sous la signature du même historien, E. Michel, l'inventaire des manuscrits, relatifs à l'histoire de la Corse, que contiennent les archives du Vatican. Les documents se trouvent dans le fonds Vatican F.V., le fonds Barberini F.B., le fonds Urbinati F.U. et le fonds Ferraioli F.F. Un seul présente un caractère général, c'est le Dialogo de l'évêque Giustiniani, dont il existe ici trois copies. Sur les XIII<sup>e</sup>, XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles figurent surtout les pièces concernant la souveraineté temporelle du Saint Siège et l'investiture de l'île accordée par Boniface VIII à la maison d'Aragon « **cum emplissimis conditionibus** », à la condition de payer un tribut annuel de 2.000 marcs d'argent. Cette investiture fut confirmée par tous les papes jusqu'à Grégoire XI. Dans ce fonds se trouve également la bulle d'Alexandre VI « **In Cœna Domini** » de 1496 qui condamne les usurpateurs des biens ecclésiastiques, dont le royaume de Corse fait partie.

Sur le XVI<sup>e</sup> siècle sont les lettres du nonce de Pie IV, monseigneur Santa Croce, concernant la révolte de Sampieru Corsu (1564-1565). On y apprend que Catherine de Médicis craignait vivement de voir les Turcs, appelés par les Corses, s'établir dans l'île. Elle souhaitait que le pape fit une déclaration de protectorat sur le pays. A ce document s'ajoutent : la Visite apostolique de l'évêque de Mariana et les Tables géographiques d'Etienne Bérone de l'année 1597, avec 4 cartes.

Pour l'histoire du XVII<sup>e</sup> siècle, on trouve : 1<sup>o</sup> Informations et raisons de la S. R. de Gênes au sujet du titre royal que lui valent la Corse et autres possessions et son droit à recevoir les honneurs royaux qu'on accorde à Venise ; 2<sup>o</sup> les pièces concernant les milices corses au service du Saint Siège, surtout sous le pontificat d'Alexandre VII. (L'auteur a reproduit ces documents à la fin de son article); 3<sup>o</sup> les pièces relatives au conflit qui éclata entre Rome et Louis XIV au sujet de la rixe survenue en 1662 et qui, écrit M. Michel, fit verser des flots d'encre. Suivent les poèmes très satiriques que cet incident « aux conséquences disproportionnées » inspira, tels que : Avvertimento ai Francesi, en italien et Plaintes de la France à Rome sur l'assassinat de son ambassadeur, en français.

Le XVIII<sup>e</sup> siècle est surtout représenté par les pièces du débat surgi entre la cour pontificale et la république de Gênes à propos de la visite apostolique de monseigneur de Angelis et par un Mémoire sur l'état religieux de l'île à cette époque. Parmi ces documents, nous pouvons signaler : un pamphlet du 15 mai 1760 de Filalete Monacopolita à Filocritico Ligure contre le gouvernement génois à la suite de son édit publié contre le visiteur ; un manifeste de la même République et la réponse d'un Corse ; un discours théologico-canonico-politique concernant la mission de cet évêque ; une adresse au pape sur le même sujet émanant des cardinaux, membres de la Congrégation constituée pour les affaires de Corse. Les documents relatifs au gouvernement temporel de l'île sous le généralat de Paoli sont assez nombreux. Citons parmi eux : le fameux mémoire aux souverains d'Europe qui tend à légitimer la rébellion et à affirmer le droit des Corses à jouir d'un gouvernement libre

---

Mais ses habitants ont une affection indestructible pour la France leur patrie d'adoption et il semble bien que toutes les affirmations contraires ne prévaudront jamais contre ce fait.

et indépendant ; les lettres d'un cavalier padouan à son ami de Milan signalant les bruits d'une cession de l'île à une puissance étrangère et mettant en doute le droit de Gênes à aliéner l'île « car la République ne peut en aucune manière, d'après le droit des gens, vendre ce qui ne lui appartient pas ». A la suite figure encore, entre autres, une déclaration du Sénat de Venise considérant comme corsaires et mettant hors la loi tout bateau qui arborerait le drapeau à la tête de More.

On voit combien les Archives du Vatican renferment de richesses historiques sur notre histoire et il faut savoir gré à M. F. Michel de nous en avoir donné un aperçu assez complet.

---

## NOUVELLES

### en quelques lignes

---

**La Foire de Francardo** qui s'est tenue, dans cette localité, pendant les premiers jours de juin, semble avoir remporté le même succès que l'an dernier. Aux différents produits de l'élevage et de l'agriculture avait été cette fois ajoutée une belle collection des roches et minerais corses, susceptibles d'exploitation industrielle. Elle avait été réunie par les soins de la Compagnie minière du **Kyrie Eleison** (Ghisoni). Un des échantillons de plomb argentifère avait une teneur de 65 pour 100 de plomb. On y voyait aussi des ocres jaunes de Santinacci, près d'Erbaiolu, des minerais de Foccichia, des granites et porphyres d'Algaiola, des marbres de Corte, la fleur de pêcher d'Oletta, le vert étoilé ou serpentine d'Ersa, le vert de mer de Bevincu, le vert d'Orezza, que les Anglais ont dénommé la napoléonite, le granite orbiculaire de Sainte Lucie de Tallanu, le riche calcaire de Monte Pollinu, qui contient 95 pour 100 de chaux. L'idée de cette exposition fut très heureuse et la collection devrait figurer dans toutes les manifestations commerciales. Rappelons à ce propos aux amateurs que le Musée corse de Bastia contient la plus belle collection qui soit de minéraux et roches corses.

**La Corse à la foire de Marseille.** — A l'occasion de la Foire-échantillons internationale et coloniale de Marseille, qui se tiendra du 13 au 28 septembre prochain, la Maison Corse de cette ville invite, comme toutes les années précédentes, les producteurs et commerçants corses à y participer. Elle leur offre, entre autres avantages, le transport gratuit jusqu'à 300 kilogs ; la réception, l'exposition et la vente des produits au prix fixé et le remboursement de leur valeur en un mandat-poste. Souhaitons que l'initiative de la Maison Corse (10, rue de la République) ait un plein succès et que nos compatriotes saisissent cette occasion de faire connaître nos produits agricoles et industriels aux continentaux. L'avenir économique de la Corse en dépend.

**Pour nos routes.** — Sur l'intervention de nos représentants, le Ministre des Travaux publics vient d'accorder un crédit supplémentaire de deux millions pour la remise en état et l'extension de

notre réseau routier. Il ajoute qu'après le vote de la loi sur l'outillage national, qui est en instance devant la Chambre des Députés, il espère mettre à la disposition de notre département un nouveau crédit. On a dû lui dire qu'en Corse, plus qu'ailleurs, le progrès dépend intimement de l'amélioration des voies de communication.

**Services maritimes.** — La Société maritime nationale, qui a accepté d'établir un service régulier entre Tunis et la Corse, a décidé de remplacer le vieux paquebot qu'elle avait affecté à cette ligne par un bateau neuf de 1900 tonnes, l'**Henri Estier**, qui pourra transporter 75 voyageurs dans des conditions convenables, en même temps que nos marchandises. Il serait grand dommage que l'initiative de cette Compagnie demeurât sans résultats pratiques.

**Excursions scientifiques en Corse.** — L'intérêt que le monde scientifique porte à notre île ne cesse pas de grandir. Le 12 mai a eu lieu l'excursion consécutive au congrès annuel des Sociétés photographiques de France ; les participants ont, du 12 au 23 mai, parcouru sans accroc 1200 kilomètres d'itinéraires et, comme nous l'écrivait notre savant correspondant, M. Hellbronner qui n'est pas un inconnu pour nos lecteurs « les hôtels ont paru à tous très satisfaisants et l'accueil a été partout très chaleureux ». Le 19 juin, c'est la Société géologique de France, qui, sous la direction de M. Maury, professeur honoraire au lycée de Nice, le géologue qui connaît le mieux notre pays, y a conduit un grand nombre de savants français et étrangers de Prague, Budapest, Berlin, Bristol, Lwow, etc. Enfin au début du mois d'Août viendront d'autres admirateurs. En effet, la Société botanique de France, guidée par M. Marchioni, professeur au lycée Henri IV, et par M. R. de Litardière, maître de conférences à la Faculté des sciences de Lille, notre collaborateur, auteur de nombreux travaux sur la flore insulaire, viendra tenir deux séances publiques à Ajaccio et à Bastia. Ses spécialistes appliqueront leurs méthodes nouvelles à l'étude des associations végétales de notre pays, de nos châtaigneraies, de nos chênes-lièges, de nos pinèdes, de nos pâturages et il n'y a pas à douter que leurs conclusions rendront un grand service à nos agriculteurs. La Société botanique avait déjà tenu son congrès en Corse en 1877 et en 1901, et avait étudié à cette époque le phylloxéra qui détruisait nos vignobles.

**Pour les voyages.** — A cette époque de l'année, où la France entière voyage, il n'est pas inutile de rappeler à nos compatriotes, dans leur intérêt, que la Compagnie du P.L.M. loue, sur les trains rapides, des couchettes de 1<sup>re</sup> classe pour la somme de 63 fr. 75, qu'il s'agisse du trajet Paris-Marseille ou Paris-Nice.

2<sup>o</sup> que tout voyageur peut adopter un itinéraire différent à l'aller et au retour, c'est-à-dire gagner la Corse par le Bourbonnais et en revenir par la Bourgogne. Il suffit que l'intéressé prenne soin de stipuler, sur sa demande de billet, l'itinéraire qu'il désire emprunter.

---

*Le Directeur Gérant,*

**A. AMBROSI.**

OUVRAGES RECOMMANDÉS

---

VIENNENT DE PARAÎTRE :

**GEOGRAPHIE PHYSIQUE DE LA CORSE**, par A. Ambrosi-R.; brochure in-8° de 90 pages et 43 photogravures. Etude des particularités géographiques de l'île. Prix : 7 francs (franco : 8 francs).

La demander à l'auteur, 9, Place du Général-Beuret Paris (XV°).

**L'ANNU CORSU**, revue du Gyrnéisme, 8<sup>e</sup> année par MM. P. Arrighi, A. Bonifacio et P. Leca. Anthologie des écrivains corse pour l'année 1930, avec de nombreuses gravures. Brochure de 156 pages, prix : 8 francs. Chèque postal, Marseille 279.86.

OUVRAGE RECOMMANDÉ

**Histoire de la Corse**, par A. Ambrosi-R., in-12 de 160 pages et 63 gravures, spécialement rédigée pour les élèves des écoles primaires.

Chez l'auteur, même adresse que ci-dessus, ou chez l'éditeur Jansson, successeur de Piaggi, à Bastia. Prix : 5 francs (6 francs franco).

---

**PRIERE INSTANTE AUX ABONNÉS DE SIGNALER AU DIRECTEUR LEURS CHANGEMENTS D'ADRESSE ET DE RESIDENCE**

## **CARTES D'EXCURSIONS A PRIX RÉDUITS**

Toutes les gares P. L. M. délivrent, du 1<sup>er</sup> Juin au 30 Septembre, des cartes pour la visite de l'une des régions suivantes : Dauphiné, Jura, Savoie, Auvergne, Cévennes, Dauphiné-Savoie, Auvergne-Cévennes.

Ces cartes permettent d'atteindre la région choisie, d'y circuler librement dans un périmètre déterminé et de revenir ensuite au point de départ.

Leur prix comporte une réduction de 40 % sur celui des billets ordinaires nécessaires à un voyageur pour atteindre la zone, parcourir une fois chacune des lignes de celle-ci et revenir à son point de départ. Lorsque le voyageur, au cours de ses excursions, parcourt en chemin de fer un kilométrage total supérieur à celui qui est ainsi déterminé (en effectuant par exemple, plusieurs fois le même trajet), l'économie qu'il réalise en prenant une carte d'excursions au lieu de billets ordinaires est d'autant plus importante que le parcours effectué est plus grand.

Par ailleurs, lorsque plusieurs cartes de même parcours et durée sont souscrites en même temps pour les membres d'une même famille, il est consenti une réduction de 10 % pour la 2<sup>e</sup>, 20 % pour la 3<sup>e</sup>, 30 % pour la 4<sup>e</sup>, 40 % pour la 5<sup>e</sup>, 50 % pour chacune des suivantes.

La validité des cartes d'excursions individuelles ou de famille est de 15 ou 30 jours ; elle peut être doublée moyennant paiement d'un supplément, sans pouvoir toutefois dépasser le 5 Novembre.

Pour tous renseignements complémentaires, notamment sur la délimitation des zones et sur le prix des différentes cartes, dans les Agences et Bureaux P. L. M., demandez la brochure « Pour voyager à prix réduits sur le réseau P. L. M. ».

## **PLUS DE SOUCIS POUR LE TRANSPORT DE VOS BAGAGES SUR LE RESEAU P.-L.-M.**

Le Service d'enregistrement, d'enlèvement et de livraison à domicile que la Compagnie P. L. M. a créé à Paris, Lyon, Marseille, Cannes, Nice, Monte-Carlo et Menton est étendu aux stations d'Aix-les-Bains et de Vichy pendant la saison thermale, c'est-à-dire jusqu'en octobre, en attendant qu'il le soit à d'autres grands centres du Réseau.

Sur ordre oral, écrit ou téléphonique donné ou envoyé aux gares et bureaux de ville P. L. M., aux Agences des Wagons-Lits dans ces villes, vos bagages, que vous voyagez en 1<sup>re</sup>, 2<sup>e</sup> ou 3<sup>e</sup> classes, sont enlevés à votre domicile et déposés, à votre arrivée, au lieu même que vous désignez. Si vous les avez transportés vous-même à la gare de départ et que vous vouliez ne pas vous occuper de leur transport à domicile, dites-le à l'Agent qui les enregistre et ce sera fait.

Vous pouvez, par ailleurs, donner votre ordre, soit en cours de route au surveillant du train ou à l'Agent des Wagons-Lits, soit au guichet spécial des bagages à la gare où vous descendez du train.